

Georges Couget

Corps-Francs
algériens et prémices
de l'Algérie française

*Chroniques de la guerre et de
l'après-guerre de 1870-1871 –*

Tome 3

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Georges Couget, 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES	
CHAPITRE 15 LES FRANCS-TIREURS DE CONDÉ-SMENDOU.....	3
CHAPITRE 15 LES FRANCS-TIREURS DE CONDÉ-SMENDOU.....	6
1 LA « COLONNE MOBILE » DE TOURS.....	7
2 LE COMBAT DE BEAUGENCY, 7 ET 8 DÉCEMBRE 1870.....	14
3 RIVE GAUCHE DE LA LOIRE : L'AFFAIRE DE CHAMBORD, 9 DÉCEMBRE 1870.....	21
4 TOURS À PORTÉE DE L'ENNEMI.....	28
5 LES COMBATS DE BRIARE : MI-JANVIER 1871. FIN DE LA COMPAGNIE DE CONDÉ-SMENDOU.....	31
CHAPITRE 16 LES FRANCS-TIREURS DE BLIDA.....	47
1 À LA 1 ^{RE} ARMÉE DE LA LOIRE.....	49
2 LA DÉFAITE DE LOIGNY, 2 DÉCEMBRE 1870.....	62
3 LA SACRALISATION SÉLECTIVE DES « HÉROS » DE LOIGNY.....	91
4 DÉSINTÉGRATION DE LA « GRANDE ARMÉE DE LA LOIRE ».....	98
5 À LA 2 ^E ARMÉE DE LA LOIRE.....	102
6 LA BATAILLE DU MANS.....	108
7 RETRAITE SUR LAVAL : FIN DE LA CAMPAGNE DE LA DEUXIÈME ARMÉE DE LA LOIRE.....	129
8 L'ARMISTICE ET LA DISSOLUTION.....	137
CHAPITRE 17 AUTRES FRANCS-TIREURS ALGÉROIS.....	150
1 LES FRANCS-TIREURS D'AUMAËLE (OU DU "DIRAH").....	151
2 LA PHALANGE ALGÉRIENNE ; LOUIS CALVINHAC.....	153
3 LES FRANCS-TIREURS RÉPUBLICAINS D'ALGER (OU COMPAGNIE GARIBALDIENNE D'ALGER).....	161
4 LA LÉGION GARIBALDIENNE D'ALGER.....	162
CHAPITRE 18 LA 3^E LÉGION D'ALSACE ET LORRAINE : COMPAGNIES DU RHUMEL, DU BOU-MERZOUG, DES INDIGÈNES D'ORAN.....	186
1 CRÉATION DE LA 3 ^E LÉGION D'ALSACE ET LORRAINE SUR FOND DE NOUVEAUX TROUBLES LYONNAIS, MI-JANVIER 1871.....	187
2 LES FRANCS-TIREURS INDIGÈNES D'ORAN ; LA 1 ^{RE} COMPAGNIE DES FRANCS-TIREURS D'ORAN, OU COMPAGNIE FRANCHE ORANAISE.....	195
3 LA COMPAGNIE DES FRANCS-TIREURS DU RHUMEL.....	197
4 LA COMPAGNIE DES FRANCS-TIREURS DU BOU MERZOUG.....	200

CHAPITRE 19 FIN DE LA CAMPAGNE DE FRANCE DES FRANCS-TIREURS ALGÉRIENS.....226

1 LA PAIX : LICENCIEMENT GÉNÉRAL DES FRANCS-TIREURS.....	228
2 FRANCS-TIREURS AFFECTÉS À L'ARMÉE DE LA LOIRE.....	231
3 LE CAS TRÈS PARTICULIER DE L'ARMÉE DES VOSGES.....	235
4 LA 3 ^E BRIGADE DE L'ARMÉE DES VOSGES ET LA SITUATION RÉVOLUTIONNAIRE DU CREUSOT.....	270
5 INQUIÉTUDE DU GOUVERNEMENT FACE À LA COMMUNE DE PARIS ET AUX « GARIBALDIENS ».....	298
6 LA PROBLÉMATIQUE SPÉCIFIQUE AU RETOUR DES FRANCS-TIREURS ALGÉRIENS.....	342
7 LE RAPATRIEMENT DES FRANCS-TIREURS ALGÉRIENS DE L'ARMÉE DES VOSGES.....	353

CHAPITRE 20 L'ALGÉRIE APRÈS LE RETOUR DES FRANCS-TIREURS ALGÉRIENS ET LA FIN DU COMMUNALISME ALGÉROIS.....373

1 EFFACEMENT DE L'ÉTAT EN ALGÉRIE.....	379
2 DISSOLUTION DE LA MUNICIPALITÉ ALGÉROISE.....	396
3 PROCLAMATION DE L'ÉTAT DE SIÈGE À ALGER, 1 ^{ER} FÉVRIER 1871.....	403
4 PRÉMICES DE L'ANTISÉMITISME ALGÉRIEN ; PRÉMICES DE LA RÉVOLTE KABYLE.....	409
5 GAMBETTA, TENTÉ PAR LA « DISSIDENCE » (4 AU 7 FÉVRIER 1871).....	415
6 PORTÉE SPÉCIFIQUE À L'ALGÉRIE DES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES DES 8 FÉVRIER ET 9 JUILLET 1871.....	436
7 D'UN VOTE ALGÉRIEN FAVORABLE À LA POURSUITE DE LA GUERRE À UNE OPINION PUBLIQUE SPÉCIFIQUE À L'ALGÉRIE.....	444
8 ALEXIS LAMBERT, ÉPHÉMÈRE COMMISSAIRE CIVIL DE TRANSITION (HUIT SEMAINES...).....	449
9 LE VICE-AMIRAL, COMTE DE GUEYDON, « GOUVERNEUR GÉNÉRAL CIVIL » DE L'ALGÉRIE.....	481
10 REMISE EN QUESTION DU DROIT DE CITOYENNETÉ DES ISRAËLITES.....	510
11 VERS UN RENOUVELLEMENT DE LA POLITIQUE COLONIALE DE LA FRANCE EN L'ALGÉRIE.....	522
12 L'Algérie et Gambetta.....	558

CHAPITRE 15

LES FRANCS-TIREURS DE CONDÉ-SMENDOU

« Un corps de francs-tireurs africains est arrivé ce matin dans notre port par le paquebot le Caïd venant de Philippeville. Ces braves volontaires à l'allure vraiment martiale, très bien équipés et coiffés d'un turban blanc, ont fait le trajet de la Joliette à la place de la Préfecture au milieu des bravos et des applaudissements de la population. »¹

Cet entrefilet paru dans la presse marseillaise le 19 novembre 1870 pourrait correspondre chronologiquement aux seuls francs-tireurs de Condé-Smendou, ou tout au moins à un détachement de cette compagnie. Un décret pris à Tours le 21 novembre 1870 autorise, avec retard comme souvent, la création d'un « corps de francs-tireurs du département de Constantine "sous la dénomination de francs-tireurs de Condé-Smendou qui sera commandé par M. Goust (Victor), titulaire d'une commission de capitaine délivrée le 9 novembre par le préfet des Bouches du Rhône" »². Par ailleurs, un duplicata établi le 19 décembre confirme un commissionnement de « régularisation » daté du 22 novembre, dont l'original a été égaré³.

D'autres documents d'archives mentionnent la compagnie de Condé-Smendou. Sur l'état récapitulatif au 26 novembre 1870 des compagnies agréées par Tours, seuls sept francs-tireurs relèvent de cette unité⁴ : sans doute s'agit-il là du détachement précurseur de la compagnie, agréée depuis quelques jours, composé d'une partie de son encadrement, car la régularisation des comptes de cette compagnie effectuée en 1874 mentionne un ensemble de 3 officiers, 6 sous-officiers et 77 caporaux et soldats ; cinq cadres sont mentionnés : le capitaine Goust Victor, les lieutenants Manchon et Gras Eugène, le sous-lieutenant Gras Camille ; le dernier, le sous-lieutenant George, est

¹ *Le Journal de Marseille*, 19 novembre 1870, op.cit. ; *Le Sémaphore de Marseille*, 19 novembre 1870, op.cit. ; *Le Petit Marseillais*, 20 novembre 1870, op.cit.

² SHD : carton Lx108, dossier 100.

³ *Ibid.*

⁴ SHD, carton Lx138.

précisé comme ayant été promu par Chanzy le 29 décembre et donc bénéficiaire à compter de ce jour de la gratification d'entrée en campagne des officiers. Ce document tardif indique enfin que les francs-tireurs de Condé-Smendou « se sont dissous dans le courant de la première quinzaine de janvier »⁵. Selon ce document, Goust n'a pas touché de solde en janvier 1871, contrairement à Gras qui a touché la sienne et à George qui a été soldé jusqu'au 25 février.

La compagnie figure dans l'ordre de bataille de la « Colonne mobile de Tours » du général Camô, aux côtés d'autres francs-tireurs : « Éclaireurs de l'Ain, francs-tireurs Bonnet, d'Indre-et-Loire, Vendéens [ou « francs-tireurs des Deux-Sèvres »] »⁶. Un rapport relativement circonstancié du capitaine Goust atteste son engagement à Beaugency et à Chambord (voir les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire », ceux de Relizane et ceux de la « 2^e compagnie des francs-tireurs de Constantine de l'armée de la Loire »)⁷.

1 La « Colonne mobile » de Tours

« Constituée le 27 novembre 1870, pour opérer contre le grand-duc de Mecklembourg sur le flanc gauche de l'armée de la Loire, elle fut chargée, au commencement de décembre, de couvrir le flanc droit de la 2^e armée de la Loire. Elle fut dissoute après le combat du 8 décembre [bataille de Beaugency], au cours duquel elle avait été dispersée, et l'on versa ses éléments reconstitués dans la 2^e armée de la Loire. »⁸ Selon Camô, « le corps que je commandais fut formé à Tours pour protéger la ville et le pays environnant contre les entreprises de l'ennemi à une assez grande distance [voir les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire »] ; de là, son nom de colonne mobile de Tours. Cette colonne était sous les ordres directs du Ministre, avec lequel je correspondais. Depuis, elle fut envoyée à l'armée de Chanzy comme force auxiliaire et y avait une existence propre [...]. Plus tard cette colonne fut incorporée dans le 16^e corps sous les ordres du général Jauréguiberry »⁹.

⁵ Note du 9 juillet 1874 : SHD, carton Lx108, dossier 100.

⁶ Rapport du général Camô, brouillon manuscrit non daté : SHD, carton Lm13.

⁷ Rapport du capitaine Goust, daté du 10 décembre 1870 ; SHD, carton Lx108, dossier 100.

⁸ Lieutenant-Colonel Rousset, *Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-1871)*, Montgrédien & C^{ie}, Paris 1898.

⁹ Général Camô, *La Colonne mobile de Tours*, 1888, Dentu éditeur, Paris, gallica.bnf.fr

Au moment de la mise sur pied de la colonne mobile – division d’infanterie autonome, à l’instar de la division Cremer en Bourgogne – le dispositif des cinq corps de l’armée du général d’Aurelle de Paladines est structuré comme suit : au centre, le 15^e corps couvre directement Orléans ; à droite, le 18^e (venu de Nevers) et le 20^e corps (venu de Gien) se concentrent en avant de la forêt d’Orléans, en direction de Beaune-la-Rolande sur la route de Pithiviers ; à gauche, les 16^e et 17^e corps font face à Chartres, quartier général du grand-duc de Mecklembourg et contrôlent à Patay (16^e corps, Chanzy) et Châteaudun (17^e corps, Durrieu puis de Sonis) les axes importants de Chartres à Châteaudun au nord et à Pithiviers à l’est. Camô protège Tours à la tête de 12 000 hommes concentrés depuis le 28 novembre en haute Touraine, dans le secteur de Château-Renault, ville traversée par le chemin de fer et la route nationale de Tours à Vendôme ainsi que par les routes de Blois et d’Amboise. La colonne fait face à la vallée du Loir par laquelle le grand-duc de Mecklembourg pourrait tenter par Vendôme un vaste mouvement tournant sur Tours et les arrières de l’armée de la Loire (voir les « francs-tireurs d’Oran de l’armée de la Loire »).

Depuis la reddition d’Orléans le 5 décembre, les corps francs algériens présents dans la région suivent les évolutions des gros des 16^e, 17^e et 21^e corps : les francs-tireurs de Relizane sont placés à l’aile droite de l’armée française ; la 2^e compagnie de Constantine est à l’aile gauche ; les francs-tireurs de Condé-Smendou, avec Camô, sont positionnés plus en arrière et à l’extrême gauche de ce dispositif. Ils sont à Beaugency le 28 novembre. Depuis l’après-midi de la veille, la ville est alarmée par l’arrivée soudaine de troupes repliées de Châteaudun (voir les « francs-tireurs de Constantine de l’armée de la Loire »). À Châteaudun, « dans la nuit du 26 au 27, le général [de Sonis] fit allumer les feux de bivouac, comme à l’ordinaire, afin de tromper l’ennemi, puis, entre dix et onze heures du soir, il ordonna de lever le camp, et nos soldats battirent en retraite à travers champs et à marche forcée sur Saint-Laurent-des-Bois, semant sur leur route une foule de traînards qui poussèrent jusqu’à Beaugency [...]. Il y avait alors plus de 3 000 hommes à Beaugency, l’intendance générale et ses voitures revenues de Châteaudun »¹⁰.

¹⁰ Collectif, *Histoire de la Ville et du Canton de Beaugency pendant la guerre de 1870*, M. Herluison (Orléans), Mme V^e Gatineau, Beaugency, 1871, gallica.bnf.fr

Le lendemain 29 « à dix heures, passèrent à Beaugency, par un train spécial du chemin de fer, MM. Crémieux et Glais-Bizoin, se rendant au quartier général de l'armée de la Loire. Le premier, se croyant sans doute encore au palais [rhéteur dans l'âme, il plaidait depuis 1817...] prononça de beaux discours qui s'en allèrent en fumée [...]. L'ennemi approchant de Châteaudun, on fit évacuer à la hâte les militaires malades ou blessés qui s'y trouvaient et ils arrivèrent à Beaugency au nombre de 300 [...]. À onze heures, une voiture d'ambulance de la garde nationale de Marseille fit son entrée dans Beaugency. Quelques instants après, nous vîmes défiler sur la place de la mairie une cinquantaine de francs-tireurs de l'Algérie, dont l'excellente tenue et l'air martial furent particulièrement remarqués. On les logea dans la maison inoccupée de M. Bousseau, sur le Martroi [place Martroi, centre-ville, à proximité de la mairie et du pont sur la Loire]. Le mardi 29, à huit heures du matin, eut lieu sur la place de la Mairie la revue de tous les militaires en état de partir, et qu'on dirigea, les uns à pied, les autres en voiture, sur le camp de Saint-Laurent-des-Bois. Les francs-tireurs d'Algérie les y suivirent »¹¹.

Ils prennent position dans la forêt de Marchenoir, à l'abri de laquelle Chanzy réorganise ses troupes après la défaite de Loigny (voir les « francs-tireurs de Blida ») et la bataille de Patay (voir les « francs-tireurs de Constantine de l'armée de la Loire ») : « Quand, à l'aube du 6, il se vit complètement coupé du reste de l'armée, il comprit qu'essayer de rejoindre celle-ci le conduirait infailliblement à un nouveau désastre et prit le parti de replier ses deux corps sur une position où il pourrait chercher, dans une sécurité relative, à renouer ses communications avec le commandant en chef [d'Aurelle de Paladines]. Cette position était celle de Beaugency-Josnes-Lorges [...]. Le mouvement, que l'ennemi ne chercha pas à entraver, s'exécuta sans encombre ; grâce à son énergie communicative, le général Chanzy sut remettre de l'ordre et de la cohésion dans ces bandes si éprouvées et moralement si déprimées [...]. Seules les divisions Barry et Morandy, plus éprouvées et plus démoralisées que les autres, poussèrent jusqu'à Blois et Mer pour s'y refaire et s'y réformer. Chanzy s'arrêta là [...]. »¹² Il juge en effet que « continuer la retraite dans l'état moral qu'avait produit sur ses jeunes troupes les insuccès subis depuis

¹¹ *Ibid.*

¹² Lieutenant-colonel Rousset, *op.cit.*

Loigny, c'était les exposer à une complète débandade, qui pourrait être la perte de la plus grande partie de l'armée »¹³.

Dans ses instructions générales du 6 décembre, il ordonne « d'effectuer des reconnaissances poussées au loin [...]. Jusqu'à la rentrée de ces reconnaissances, toutes les troupes, prenant les armes au jour, devront être réunies sur leurs emplacements de défense [...]. Les lignes seront couvertes par un rideau de tirailleurs poussé à bonne distance. Les voitures seront attelées et engagées sur les directions qu'elles auraient à prendre pour se porter en arrière le plus rapidement possible, si le combat s'engageait [...]. Demain, dès le matin [soit le 7 décembre], la division Morandy rétrogradera sur Blois avec son artillerie et ira occuper, sur la rive gauche de la Loire, le parc de Chambord et les positions défensives qui ont été préparées pour couvrir les routes de cette rive [...]. À peine deux jours après la bataille d'Orléans, le contact était repris entre les deux adversaires de Loigny, et les hostilités à la veille de recommencer d'elles-mêmes »¹⁴.

La division Barry, échelonnée au nord de Blois sur la route de Châteaudun entre Pontijou, Maves et Oucques (voir les « francs-tireurs de Constantine de l'armée de la Loire »), fait demi-tour et réintègre le 16^e corps dont elle constituera la réserve, ce qui lui donne du temps pour se réorganiser. Par ailleurs, le ministre de la guerre accorde à Chanzy le renfort de la colonne Camô : « Quant à la division Camô, qui appartient au 19^e corps en formation, elle formera provisoirement un petit corps distinct sous vos ordres, et servira à vous appuyer tant que vous le jugerez utile. »¹⁵ La division Camô prend position de Meung à Beaugency ; le gros de ses forces est réparti à cheval sur la route d'Orléans à Blois entre Meung et Messas, à Foinard, la Bruère, Langlochère. Après la perte d'Orléans, les forces du général Chanzy occupent désormais une série de positions situées entre la Loire et la forêt de Marchenoir : Messas, en avant de Beaugency, Beaumont, Gravant, Poisly, Saint-Laurent-des-Bois et les « défilés de la forêt », à l'aile gauche. Les Allemands de leur côté s'avancent sur un front assez étendu entre Meung-sur-Loire et Ouzouer-le-Marché. Après quelques jours d'accalmie, l'offensive allemande reprend le 6 décembre à Meung-sur-Loire contre l'aile droite de Chanzy.

¹³ Général Chanzy, *Campagne de 1870-1871, la deuxième armée de la Loire* ; H. Plon, Paris, 1871.

¹⁴ Général Chanzy, *op.cit.*

¹⁵ Léon Gambetta, Tours, le 6 décembre, à quatre heures vingt-cinq du matin, d'après le général Chanzy, *op.cit.*

« La présence de quelques éclaireurs allemands ayant été signalée à Saint-Laurent-des-Eaux par les francs-tireurs de la Sarthe, Chanzy en concluait avec raison que Blois était menacé par la rive gauche de la Loire. D'ailleurs il craignait d'être débordé sur ses deux flancs et, en même temps, d'être pris à revers de la rive gauche de la Loire. Il ramena ses troupes à l'est du ravin de Vernon, en avant de Beaugency ; elles y passèrent la nuit. »¹⁶

Le contrôle des points de franchissements de la Loire devient indispensable pour permettre une retraite éventuelle au sud du fleuve, tout en couvrant les accès de Tours par la rive gauche. Quatre ponts s'échelonnent entre Tours et Orléans : Blois, Mer, Beaugency, Meung-sur-Loire. Ce dernier pont, placé sous la responsabilité de la garnison d'Orléans, est perdu. Blois est confié à la division Morandy, Beaugency à Camô. Mer est pris en charge par un colonel, qui reçoit de Chanzy l'ordre suivant : « Comme il est possible que j'envoie du renfort au commandant de Foudras [des francs-tireurs de la Sarthe, qui, à l'autre extrémité du pont, occupe sur la rive gauche le parc de Chambord avec les autres francs-tireurs de Lipowski], faites étudier l'emplacement d'une batterie à établir derrière un épaulement, et sachez me dire si on peut la replier promptement et sans danger sur Mer, en protégeant sa retraite ainsi que celle des troupes qui seraient engagées sur la rive gauche, par le feu des batteries que j'ai prescrit au génie et à l'artillerie d'étudier sur la rive droite. »¹⁷ Camô reçoit une mission semblable dans le contexte de son déploiement à partir de Château-Renault : selon ses propres termes, « les francs-tireurs d'Indre-et-Loire, des Deux-Sèvres et de Condé-Smendou reçoivent une autre destination »¹⁸. Le capitaine Goust indique qu'il s'agit de la rive gauche de la Loire à Beaugency : « Le 7 décembre courant, Mr le général Camô, commandant le 17^e corps d'armée [*sic*] me donna l'ordre de me transporter avec ma compagnie sur la rive gauche de la Loire pour empêcher l'ennemi de construire des batteries qui auraient pu faire beaucoup de mal à la réserve de notre armée qui se trouvait placée sur nos derrières. »¹⁹

¹⁶ Pierre Lehautcourt (alias du général Palat), *Campagnes de l'Est* ; Berger-Levrault, Paris, 1896.

¹⁷ Léon Gambetta, Tours, le 6 décembre, à quatre heures vingt-cinq du matin, d'après le général Chanzy, *op.cit.*

¹⁸ Rapport du général Camô, *op.cit.*

¹⁹ Rapport du capitaine Goust adressé au *ministre de la Guerre à Bordeaux*, 10 décembre 1870, SHD, carton Lx108, dossier 100.

Éloignés du champ de bataille principal de la rive droite de la Loire, les francs-tireurs de Condé-Smendou ne participeront pas aux côtés du gros de la colonne Camô aux batailles frontales livrées par l'armée de la Loire qui la conduiront à Vendôme puis au Mans. De retour à Beaugency une semaine après leur précédent séjour, ils retrouvent une ville inquiète où les francs-tireurs d'Indre-et-Loire sont restés « pendant cinq jours, se promenant le fusil sur l'épaule dans les rues de Beaugency, fatiguant l'administration municipale de leurs réclamations et maintenant la singulière prétention de ne retourner sur le champ de bataille qu'autant qu'on leur fournirait des canons et qu'on les laisserait libres d'agir comme ils l'entendraient. Enfin, le sixième jour, le maire de Beaugency provoqua et obtint l'ordre formel de leur faire quitter la ville [...]. Un général qui commandait à Beaugency [...] semblait avoir perdu la tête, se refusait à entendre les rapports qui lui étaient adressés, et, selon sa propre expression envoyait tout au diable »²⁰.

Le haut commandement avait pourtant décidé depuis le 7 novembre de dissoudre les corps francs coupables d'exactions ou manquant de combativité. Cela avait déjà été le cas, exemplaire, d'une unité de francs-tireurs sarthois (voir les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire »). L'état-major général du 15^e corps avait en conséquence décidé de trier les compagnies de francs-tireurs dès leur arrivée, et de « faire porter à connaissance la teneur du décret gouvernemental qui place les francs-tireurs sous l'autorité militaire », sous peine de passer « sans délai devant une cour martiale »²¹.

Le 13 novembre, le ministère de la Guerre demande à l'état-major du 15^e corps d'enquêter sur les francs-tireurs d'Indre-et-Loire, « signalés comme ne rendant aucun service et donnant lieu à de nombreuses plaintes de la part des habitants des localités par lesquelles ils passaient [...]. Cette compagnie ayant été longtemps sur la rive gauche de la Loire [à Ligny-le-Ribault, une vingtaine de kilomètres au sud d'Orléans], on lui reproche de s'être attiré par ses exigences, ses vexations et son inconduite la haine et le mépris des populations [...] ». Le verdict tombe : les « nombreuses plaintes reçues paraissent fondées [...] » ; la conclusion de la subdivision de Blois « est que cette compagnie a été jusqu'à présent plus nuisible qu'utile » et qu'il faut

²⁰ *Histoire de la Ville et du Canton de Beaugency pendant la guerre de 1870, op.cit.*

²¹ Général Cathelineau, *Le corps Cathelineau pendant la guerre (1870-1871)*, 1871, partie 1, SHD, carton Lk3.

« l'envoyer aux avant-postes » du 15^e corps pour qu'elle ait « l'occasion de se réhabiliter », et, à défaut, « la désarmer et la chasser honteusement des rangs de l'armée »²². Cathelineau est sollicité le 26 novembre pour prendre cette compagnie avec lui à Ingrandes (voir les « francs-tireurs de Relizane »). Il ne peut que répondre le lendemain : « Nous ne la trouvons nulle part [...]. » Ayant eu vent de l'inconduite de cette unité quelques semaines auparavant lorsqu'il était lui aussi sur la rive gauche de la Loire, il suggère un licenciement pur et simple : « En avant de Saint-Dié [Saint Dyé-sur-Loire, au nord de Chambord], elle avait fui à toutes jambes et empêché les paysans de se défendre contre l'ennemi, qui, par son petit nombre, était très facile à repousser » ; selon lui, il en va du « prestige » des francs-tireurs et de la crainte qu'ils inspirent à un ennemi, « qui, jusqu'à ce jour, est à juste raison très effrayé de leur résistance »²³.

La compagnie d'Indre-et-Loire finit par être retrouvée à Beaumont-la-Ronce, vingt kilomètres au nord de Tours sur la route du Mans, où, le 29, la gendarmerie arrête leur commandant en vue de le conduire à Tours. « Les francs-tireurs d'Indre-et-Loire entourent l'auberge où la gendarmerie retient le prisonnier et redemandent leur commandant à grands cris. Les uns brandissant leurs carabines d'un air menaçant ; d'autres, déchirant des paquets de cartouches pour les distribuer à leurs camarades ; ceux-ci, d'un naturel moins violent, ayant leurs yeux pleins de larmes. » De fait, « naïfs et crédules », ils le défendaient, alors que, « comme un vil larron », il avait « escamoté la paie de ses soldats, déposant en lieu sûr, au Mans, une somme de 3 000 francs [...], tandis qu'ils pouvaient à peine se procurer du pain, n'ayant pas reçu de prêt depuis huit jours »²⁴. De retour du Mans à Tours le lendemain, il déclare y avoir régularisé la situation comptable de son unité. Il restera à leur tête jusqu'à être relevé pour incompétence, en particulier pour avoir fait ouvrir le feu, certes dans le brouillard, contre des « amis » à hauteur du pont ferroviaire de Montlouis, rive droite de la Loire, blessant quelques fantassins et cuirassiers de l'armée régulière... L'écho de cette fusillade participe au déclenchement de la panique à Tours et à l'évacuation précipitée du général Sol, commandant de la division militaire territoriale (voir les « francs-tireurs de Blida »). Lorsque les francs-tireurs d'Indre-et-Loire

²² Auguste Foubert, *Vandales et vautours, ou l'Invasion* ; Alphonse Leroy fils, Rennes, 1871, gallica.bnf.fr

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

croisent à Beaugency leurs homologues de Condé-Smendou, le couperet n'est pas loin de s'abattre sur leur commandant... Ils seront finalement rattachés, non pas à Cathelineau, mais à Lipowski, qu'ils rejoindront à Amboise quelques jours après la grave méprise de Montlouis, avant de le suivre au Mans et à Alençon (voir les « francs-tireurs de Constantine de l'armée de la Loire »).

2 Le combat de Beaugency, 7 et 8 décembre 1870

Le 7, les combats embrasent toute la ligne de défense de Chanzy. Les francs-tireurs de Condé-Smendou empruntent le pont de Beaugency pour détecter sur la rive gauche de la Loire une éventuelle présence ennemie. Rive droite, le combat de Foinard se conclut par le repli ordonné de Camô à l'abri du ravin de Vernon, coupure située à deux kilomètres environ au nord-est de Beaugency. La 2^e armée de la Loire tient ferme sur l'ensemble de ses positions : « Le soir du 7, Chanzy avait pu écrire à Tours avec une confiance virile : "Il se peut que nous soyons attaqués demain ; je compte que nous nous en tirerons comme aujourd'hui". »²⁵ Il annonce dans cette dépêche : « Nous avons été attaqué aujourd'hui sur toutes nos lignes depuis Meung (Loiret) jusqu'à Saint-Laurent-des-Bois (Loir-et-Cher). L'effort principal de l'ennemi a eu lieu sur Beaugency. Nous avons à faire à une artillerie nombreuse évaluée à 86 pièces. Les forces ennemies engagées comptaient deux divisions bavaroises et une division prussienne, avec 2 000 chevaux. Elles avaient en arrière des forces considérables. C'étaient l'armée du prince Charles avec le duc de Mecklembourg [...]. »²⁶

Le 8 décembre, Camô reçoit l'ordre de réoccuper le couloir de terrain situé entre Messas et la Loire, et de tenir plus particulièrement la hauteur de Vernon. « Mais le moral de ses troupes avait déjà beaucoup souffert ; lui-même, la suite le montrera suffisamment, considérait comme impraticable la tâche que lui avait assignée le général en chef. C'est dans cet état d'esprit qu'il reçut, le soir du 7 décembre, un télégramme du ministre de la Guerre attirant tout particulièrement son attention sur une position à 400 mètres au sud de Beaugency. Il crut peut-être voir dans cette communication

²⁵ Charles de Mazade, « La deuxième armée de la Loire et le général Chanzy », in *La Revue des deux mondes*, 2^e période, tome 101, 1872, gallica.bnf.fr

²⁶ *Le Journal de Toulouse*, 9 décembre 1870, rosalis.bibliotheque.toulouse.fr

intempestive un ordre lui prescrivant d'évacuer Beaugency. Quoi qu'il en soit, il renvoya à Mer [...] les troupes que le général Barry lui avait envoyées le soir du 7. Puis il informa Chanzy de l'impossibilité où il était de réoccuper le terrain entre Messas et la Loire. En même temps, il annonçait au ministre qu'il se retirait sur Mer et Ménars [à proximité de Blois], comme semblait le lui conseiller la dépêche de la veille. Or, tard dans la nuit du 7 au 8, une succession de dépêches de Freycinet à Chanzy et à Camô semble bien revenir sur cet ordre. Mais un fâcheux incident emportait les dernières hésitations de Camô » : au plus fort de la bataille dite de Villorceau-Beaugency, « un officier du génie, sans doute parti de Tours avant cet échange de télégrammes, confirmait de la part du ministre la recommandation de se replier au sud-ouest de Beaugency (8 heures du matin). D'ailleurs, d'une reconnaissance faite par lui-même, le général Camô déduisait que la défense de la position de Beaugency devait nécessairement s'opérer en arrière, sur le plateau de Rougemont. On commença aussitôt à y élever des tranchées abris et des épaulements »²⁷. En fait, il y a un malentendu dont les conséquences seront particulièrement graves pour la suite des opérations conduites par Chanzy.

Ce 8 décembre au matin, le IX^e corps avaient pris matin position au nord même de Beaugency, rive droite. En fin d'après-midi, une soudaine canonnade de la ville déclenchée par huit batteries placées rive gauche à proximité de Lailly-en-Val, révèle la présence à revers de troupes allemandes venues d'Orléans ; les batteries dominant la rive droite déclenchent aussi leur feu ; profitant de la nuit, un bataillon de la 12^e division prussienne s'infiltré dans la ville en longeant au plus près la rive droite du fleuve, avant même l'achèvement de son évacuation par la division Camô. L'armée de la Loire perd son point d'appui sur le fleuve : la route de Blois et Tours s'ouvre pour le IX^e corps.

« La journée du 8 décembre marquera dans les annales de Beaugency comme l'une des plus déplorables de son histoire. Pendant toute la matinée, on se battit aux portes mêmes de la ville [...]. À deux heures de l'après-midi commença un bombardement qu'opéraient les batteries prussiennes placées sur la rive gauche de la Loire et au nord de Beaugency. Nos concitoyens, réfugiés dans leurs caves, entendaient avec effroi le bruit sinistre des obus qui, sillonnant les airs, venaient éclater sur les maisons [...]. L'église, le dépôt de mendicité, l'hospice,

²⁷ Pierre Lehautcourt, *op.cit.*

le presbytère, le clocher de Saint-Firmin et tous les bâtiments qui présentaient un point de mire à l'ennemi, eurent plus ou moins à souffrir [...]. Dans ces instants d'inexprimables angoisses passées au fond des caves, les minutes semblaient des heures, et les heures des siècles. Enfin, à cinq heures, les obus cessèrent de pleuvoir. »²⁸

Le capitaine Goust a regagné la rive droite : « J'exécutais, Mr le Ministre, les ordres du général Camô [dans la journée du 7], et le lendemain après la bataille livrée devant Beaugency, j'appris que des Hulans [*sic*] s'y trouvaient. Je m'y suis rendu à la tête de mon effectif qui est de 36 hommes [50 % de son effectif initial...] et dont je suis fier et heureux, Mr le Ministre, de commander pour la part glorieuse qu'il a pris à cette brillante soirée. Vers les neuf heures, je fis mon entrée dans la ville. Arrivé là, M. le capitaine de gendarmerie me pria de lui céder 4 hommes pour garder une issue aboutissant à la gare, investie déjà par un nombre de Prussiens [...], cavaliers et fantassins. Au premier coup de feu le capitaine de gendarmerie fut tué. Car dans cette circonstance je n'ai eu que des éloges à faire sur le dévouement et le courage de ce vaillant officier [le capitaine Étienne Martin]. Mon premier devoir fut de le faire transporter sur une mule prise à l'ennemi à l'ambulance retirée sur la route de Mer. Cela fait, je me dirigeai avec trente hommes sur la gare, je disposai ma petite troupe au combat [...]. Je fis déloger de la gare les Prussiens qui s'y trouvaient, me laissant 30 morts dont deux officiers, 5 mulets pris à l'ennemi dont une voiture attelée d'un cheval, qu'il laissa entre nos mains. Je poussais un peu en avant de la gare pour les poursuivre [...]. Je délivrais deux prisonniers français et fis un prisonnier prussien. Personne de tué ni de blessé de mon côté. »²⁹ Malgré le rôle important que tient à ses côtés le commandant des francs-tireurs des Deux-Sèvres, Goust ne le mentionne pas, au contraire du vendéen qui atteste que ses algériens ont pris part aux combats. Il les mentionne dans une évocation détaillée du déroulement de cette journée.

« Le 8 au petit jour, un grand mouvement de troupes s'opérait dans la ville. Ne recevant aucun ordre, et un général venant à passer accompagné de son état-major, je lui demandai si le concours de ma compagnie, à laquelle était venue s'adjoindre la veille [le 7] les débris [l'emploi de ce terme confirme la forte diminution de l'effectif initial de Goust] de la compagnie Smendou de Constantine, capitaine Goust,

²⁸ *Histoire de la Ville et du Canton de Beaugency pendant la guerre de 1870, op.cit.*

²⁹ Goust, *op.cit.*

pouvait lui être de quelque utilité. Le général ayant donné l'ordre d'évacuer Beaugency, il m'envoya établir une ligne de surveillance en arrière de la ville, à partir du pont et s'étendant le long du fleuve dans les prolongements de la route de Tavers. Ma ligne était établie très rapprochée du fleuve et dans les glaces. Pendant la matinée, nous échangeâmes quelques coups de feu avec l'ennemi qui se trouvait [maintenant] sur l'autre rive de la Loire [la gauche]. Ce ne fut que dans la soirée que trois batteries d'artillerie prussienne vinrent s'établir sur la rive gauche de la Loire et nous mitraillèrent à une petite distance ; ils bombardèrent en même temps la ville par un feu vif et soutenu. Le sauve-qui-peut général se fit entendre. Toute la population effrayée se précipita sur la route qui conduit à Tavers ; ses cris firent une certaine impression sur la compagnie et je dois le dire à sa louange, malgré la mitraille et la vue des fuyards, elle n'abandonna pas une seule de ses positions. Sur les quatre heures de l'après-midi, n'ayant pas reçu d'ordre depuis le matin, la batterie que j'étais chargé d'appuyer s'étant repliée sans prévenir, je fis relever ma ligne de tirailleurs en arrière pour couper la crête du coteau. À la nuit, je suivis le mouvement de retraite de la division Camô et vins prendre position sur la route de Beaugency à Mer [...]. Vers 6 heures du soir, un commandant d'artillerie conduisant une fraction d'un parc d'artillerie demanda au commandant du 23^e de marche de chasseurs à pied de le faire éclairer pour qu'il pût rejoindre le reste de son parc qui se trouvait au-delà de Beaugency. Il lui fallait traverser la ville et il venait d'être prévenu que quarante Prussiens l'occupaient, le commandant de chasseurs lui répondit assez ironiquement, "je vais vous donner quatre hommes et un caporal, c'est bien suffisant pour faire prendre quarante Prussiens". Le commandant d'artillerie trouva la plaisanterie de mauvais goût et m'étant approché de lui, je lui offris de l'accompagner avec les 200 hommes que j'avais sous mes ordres, ce qu'il accepta avec empressement. Arrivé à Beaugency, je divisai ma troupe en deux colonnes et fis fouiller les premières maisons ainsi que toutes les rues du côté de Mer et enfin la gare. Il y eut une trentaine de Prussiens de tués, la gare fut déblayée et des mobiles faits prisonniers y furent dégagés ; je réunis alors la compagnie au centre de la ville où je fus rejoint par le capitaine adjudant major Martin de la gendarmerie qui

reçut au même instant un coup de feu dans le bas-ventre, blessure dont il mourut deux jours plus tard [à Tavers]. »³⁰

« La compagnie était à peine réunie, un peu au-dessus de l'église, à l'endroit où la route de Josnes vient s'embrancher sur la route d'Orléans, que j'aperçus une colonne profonde se dirigeant sur nous et dont la tête se trouvait à peine à trente mètres. Je crus d'abord à une colonne française ; je criai qui vive et nous reçûmes une grêle de balles. La compagnie était fort heureusement armée de fusils Spencer ; je commandai le feu en employant la réserve. Les Prussiens crurent avoir en face d'eux tout un corps d'armée et se retirèrent en battant en retraite et évacuèrent la ville, après avoir laissé entre nos mains une voiture attelée, sept mulets avec cacolets et des prisonniers au nombre de quatre ; nous eûmes un homme tué et un blessé. J'allai alors trouver le commandant de l'artillerie et lui fis part de ce qui venait de se passer, l'engageant à ne plus persévérer dans son dessein de traverser la ville avec tout le matériel qu'il avait à sa suite, lui affirmant qu'il s'exposait à se faire prendre. Pour nous, nous jugeâmes prudent de nous retirer, attendu que nous pouvions très bien être entourés ; cependant, Beaugency resta inoccupé jusqu'à trois heures du matin [...]. En quittant Beaugency dans la nuit, nous suivîmes les troupes qui se repliaient sur Mer, où nous n'arrivâmes qu'à deux heures du matin³¹.

Un autre détachement d'artilleurs français est au centre d'une anecdote relevée par les historiens de la seconde armée de la Loire sur la base d'un rapport du commandant du 16^e corps d'armée, le contre-amiral Jauréguiberry. Arrivée de Vernon (entrée nord de Beaugency), elle entre dans la ville le 8 vers minuit. Son commandant a décidé de traverser l'agglomération, qu'il ne sait sans doute pas vidée de troupes amies, afin de se rendre directement à Mer par la route de Blois. « Une batterie d'artillerie de la division Camô, qui, après la bataille [de Messas], avait été envoyée, j'ignore encore pourquoi, à Beaugency avec une faible escorte, a été, au moment où elle approchait de cette ville, assaillie par une vive fusillade ; l'escorte et les canonniers ont pris la fuite, et les canons, sauf un, sont tombés entre les mains de l'ennemi. Le capitaine qui commandait cette batterie, et qui s'est réfugié à Vernon, a raconté qu'il avançait avec d'autant plus de

³⁰ Rapport du chef de bataillon Poinsignon, commandant des francs-tireurs des Deux-Sèvres ou « corps Poinsignon », SHD, carton Lm 39, dossier 88. Également : Jules Barrelle et Arthur Le Bret, *La Défense nationale dans les Deux-Sèvres pendant la guerre de 1870-1871*, Th. Mercier, Niort, 1907, gallica.bnf.fr

³¹ *Ibid.*

confiance qu'en approchant de cette troupe, que dans les ténèbres l'on prenait pour des mobiles, il a été interpellé par un "Qui Vive ?" prononcé par un très bon français. Je suppose que l'ennemi aura pénétré à Beaugency à la faveur de l'obscurité, en filant le long de la rivière, dont les abords n'étaient pas gardés, puisqu'on avait évacué la ville le matin même, par ordre du ministre. »³²

Les désordres de Beaugency ont pour origine un pataquès de commandement. Pas plus que Chanzy, Jauréguiberry n'est informé de l'ordre de repli venu directement de Freycinet, qui avait bien rappelé le 5 décembre que Camô « continuait à relever directement du ministre de la Guerre ». L'interférence du Délégué à la Guerre de Gambetta est en cause, une fois de plus.

La perte de Beaugency, « ce contretemps, qui découvrait la droite de l'armée, inspirait au général Chanzy une vive et amère surprise, qu'il ne cachait pas du reste et qu'il laissait très suffisamment percer en écrivant d'un ton assez sec au ministre de la guerre, à onze heures et demie du soir : "Je viens seulement d'apprendre que le général Camô, contrairement aux ordres formels que je lui avais donnés, et prétendant obéir à ceux que vous lui auriez adressés directement par un capitaine du génie envoyé de Tours, s'était retiré dans l'après-midi de Beaugency, qui a été occupé à la nuit par une troupe mecklembourgeoise se glissant le long de la Loire. Je regrette vivement cet incident, qui a terni le succès de la journée". Le résultat était en effet tel que le disait le commandant en chef, l'ennemi s'était glissé à Beaugency, qu'il occupait avec sa 1^{re} division d'infanterie. Vainement le général Chanzy se hâtait de prendre des mesures pour faire enlever de nouveau la ville par l'amiral Jauréguiberry et par le général Tripart, qui remplaçait le général Camô, blessé d'une chute de cheval : il n'était plus temps, le mal était fait ; les avantages de la journée du 8 se trouvaient ainsi compromis »³³.

Pour compenser la perte de Beaugency, Chanzy rectifie sa ligne de défense et « abandonne sans combat quelques-uns des points conquis par ses troupes », en particulier le village de Villorceau : « À la faveur de la nuit, les Bavarois s'y établissaient en force pour nous

³² Rapport daté du 8 décembre 1870, neuf heures du soir, à Villorceau, d'après Chanzy, *op.cit.*

³³ Charles de Mazade, *op.cit.*

prendre en flanc le lendemain [...]. »³⁴ Sa défense à Cravant s'en trouve compromise... En conséquence, les troupes présentes à Mer reçoivent le 9 décembre l'ordre de se replier sur Blois ; le repli sur Mer des défenseurs de Beaugency se fait de nuit dans le plus grand désordre. Le capitaine Gignoux, commandant de la 3^e compagnie des francs-tireurs des Alpes-Maritimes se souvient : rejetés le 8 par les Prussiens, pris un moment pour des gendarmes en raison du brouillard persistant, « [nous gagnons] les premières maisons de Beaugency [...]. Les obus commencent à tomber sur la ville que nous traversons rapidement en ralliant une quantité de soldats de la ligne et de mobiles errant en désordre dans les rues et, à la tête de cette troupe, je gagne la route de Blois »³⁵. Jauréguiberry ne peut que constater les effets de cette débandade : « Mer est encombré de fuyards qui pour la plupart ont quitté leur corps quand l'action était terminée. Il serait urgent que le gouvernement prît des mesures sérieuses pour nous renvoyer tous ces hommes et en punir très sévèrement un certain nombre. »³⁶

Les Allemands pillent Beaugency, mais restent circonspects, car Chanzy réorganise son aile droite en faisant réoccuper le vallon de Tavers, quatre kilomètres en aval au sud de la ville, en « rectifiant la disposition de ses troupes sur le reste de la ligne, et se tenant prêt à repousser toute attaque »³⁷. L'essentiel des combats pour couvrir Blois et, plus en aval, Tours, se déroule désormais en rive droite de la Loire à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Tavers, dans le secteur de Josnes. « La colonne de Tours occupait alors les positions suivantes : le 16^e chasseurs de marche était à l'entrée sud de Beaugency, sur les pentes descendant vers cette ville, un détachement en surveillait les abords et observait la Loire, le pont avait été détruit ; derrière le 16^e chasseurs, une batterie était placée au sommet de la colline, vers la cote 121, une autre battait la route et la voie ferrée. Le 72^e mobiles (Cantal) était au nord-est de la ferme de Rougemont, sa droite à la route. Le 27^e mobiles (Isère) et une batterie étaient au nord-est de Clos-Moussu. Le 88^e mobiles (Indre-et-Loire), placé en avant de Pierre-Couverte, avait une batterie à sa gauche. »³⁸

³⁴ Amédée Delorme (alias de Benjamin Mahon), *Journal d'un sous-officier, 1870*, Hachette, Paris, 1901, gallica.bnf.fr

³⁵ D'après François Brun, fondateur de la société des francs-tireurs des Alpes-Maritimes, *Les francs-tireurs des Alpes-Maritimes pendant la campagne de 1870-1871*, Nice, 1889. Archives départementales des Alpes Maritimes.

³⁶ Rapport du 9 décembre 1870, *ibid.*

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Pierre Lehautcourt, *op.cit.*

3 Rive gauche de la Loire : l'affaire de Chambord, 9 décembre 1870

Entretemps, sur la rive gauche, le IX^e corps ne s'était pas borné à prendre en écharpe la droite de Camô depuis Lailly-en-Val, cinq kilomètres à l'est du pont de Beaugency. Sa brigade de cavalerie s'avancait prudemment sur la grande route de Blois, pour l'instant jusqu'à Maulne à trois kilomètres au sud de Lailly : elle se trouve à une trentaine de kilomètres de Blois et a devant elle, à cinq kilomètres, le commandant de francs-tireurs sarthois de Foudras, positionné à hauteur de Saint Laurent-des-Eaux depuis le 6 décembre. Sa mission est de surveiller la rive gauche en direction d'Orléans et de prévenir Chanzy d'une éventuelle « démonstration sérieuse [...] dans la direction de Blois par les corps allemands qui ont pu passer la Loire à Orléans »³⁹. C'est lui qui avait détecté la présence de uhlans en amont de la Loire à une petite dizaine de kilomètres au nord-est de Lailly, à Cléry-Saint-André, débouché du pont de Meung-sur-Loire : d'où le souci de Chanzy de voir l'artillerie allemande venir attaquer Beaugency par la rive gauche.

La ville de Blois est défendue par la 3^e division d'infanterie du 16^e corps. Le général Morandy l'y a positionnée dans la nuit du 7 au 8 décembre : « Elle a campé sur la rive droite de la Loire, dans les sables avoisinant le fleuve ; la troupe avait reçu une distribution de trois jours de vivres. Le 8, sur les dix heures, la 2^e brigade, composée des mobiles de la Charente-Inférieure, des mobiles de la Haute-Vienne et du 36^e de marche, partit pour occuper le parc de Chambord [une dizaine de kilomètres plus au nord] considéré, à juste titre, comme une belle position. »⁴⁰ Il s'agissait d'y renforcer les francs-tireurs pré-positionnés, ceux de Cathelineau à son entrée sud, à Bracieux (voir les « francs-tireurs de Relizane »), ceux de Lipowski aux accès nord, échelonnés du sud au nord sur la grande route de Blois à Saint-Dyé, à Muides et à Saint Laurent-des-Eaux. Ces derniers tenaient plus particulièrement Muides, au débouché direct du pont suspendu de Mer, préventivement fragilisé par les sapeurs du génie en le déboulonnant en partie...⁴¹

³⁹ Comte de Foudras, *Les Francs-tireurs de la Sarthe, journal d'un commandant*, Paul Schmidt, Paris, 1885.

⁴⁰ P.-A. Pradet et J.-E.-A. Robert, *Opérations militaires auxquelles a pris part le régiment des Mobiles de la Charente-Inférieure au 16^e corps de l'armée de la Loire*, Ch. Thèze et C^{ie}, Rochefort, 1871.

Le 36^e de marche occupe la gauche du château ; les trois bataillons du 8^e mobiles (Charente-Inférieure) sont à Bracieux, à la porte Montfrond et, dans le parc, à un rond-point distant de huit kilomètres du château. « La nuit du 8 au 9 fut très pénible ; à la suite de plusieurs coups de fusils tirés dans les environs, le 3^e bataillon [celui du rond-point] fut envoyé, deux fois, en reconnaissance. On apprit, le lendemain, que des francs-tireurs de Paris s'étaient amusés à brûler inutilement leurs munitions. Le 9, nous entendîmes le canon dont les grondements se rapprochaient de plus en plus. À onze heures et demie, ordre fut donné au 8^e mobiles [régiment de la Charente-Inférieure] de se rendre de suite à Blois [...]. » ; le temps que la brigade se rassemble et se mette en marche, le général Morandy la renvoie sur ses positions de Chambord : « Mauvais signe ! fut le cri général de la colonne. »⁴² Au même moment en effet, la garnison de Blois se dégarnissait de deux régiments au profit de Tours ; il ne restait pour renforcer Chambord qu'une partie du 40^e de marche et le 71^e mobiles de la Haute-Vienne à puiser dans la 1^{re} brigade, soit à peine l'effectif de deux compagnies et demie⁴³.

Le 8 après-midi, un bataillon du 31^e de marche (2^e division d'infanterie du 16^e corps, général Barry) avait été surpris par un mouvement tournant effectué à l'abri des bois situés à l'est de la Loire. Son capitaine avait refusé l'assistance du commandant des francs-tireurs sarthois, de Foudras, qui pourtant avait autorité sur les troupes présentes dans ce secteur en vertu d'une « mission spéciale » accordée par Tours. Mais, livrés à eux-mêmes, paniqués, ces mobiles avaient fini par le rejoindre à Saint-Laurent. Lequel avait ensuite reçu l'ordre de se replier lui-même sur Muides, au débouché du pont de Mer. Depuis, la pression ennemie les contraint de reculer encore plus, à Saint-Dyé-sur-Loire. Dans la matinée du 9, francs-tireurs et mobiles affrontent des uhlands venus de Muides, qui les contraignent à se replier encore plus en aval, quatre kilomètres plus au sud en direction de Chambord : trente-sept hommes sont morts... L'ennemi progresse en force vers Blois et se couvre naturellement sur sa gauche dans la direction du parc de Chambord situé à sept kilomètres de Muides et à cinq de Saint-Dyé.

⁴¹ *Revue d'Histoire* rédigée à la Section historique de l'État-Major de l'Armée, vol 55, parution de juillet 1914, gallica.bnf.fr

⁴² L.-A. Vignolle, *Histoire du 8^e régiment de mobiles*, G. Gounouilhou, Bordeaux, 1872, gallica.bnf.fr

⁴³ *Le Sémaphore de Marseille*, 15 décembre 1870, *op.cit.*

« En arrivant à Chambord dans l'après-midi du 9, les renforts arrivant de Blois trouvèrent sous les murs du château une partie du 8^e mobiles (le 3^e bataillon), un bataillon du 36^e de marche, les francs-tireurs de Paris et une batterie d'artillerie », disposés en trois lignes étagées en profondeur face à l'ennemi⁴⁴. Ils prennent position en quatrième ligne. « Le feu avait déjà commencé. Les Prussiens tiraient sur nous par des créneaux qu'ils pratiquèrent au mur du parc, dans lequel un grand nombre d'entre eux avaient déjà pénétré avec de l'artillerie. Sous une vive fusillade et une canonnade épouvantable, nous nous repliâmes, en ripostant de notre mieux, vers un pont [sur le Cosson] où l'ennemi semblait plus particulièrement se porter », d'où il surgit « en masses profondes [...] »⁴⁵.

Des mobiles de la Charente-Inférieure « affolés, se jetèrent il est vrai dans les bois [...], prirent sans discernement les différentes routes qui s'offrirent à eux [...] ».⁴⁶ Quelques compagnies des mobiles de la Haute-Vienne, « sous un feu terrible et une pluie de mitraille, n'ayant pas rompu leurs faisceaux, reculèrent désarmées. L'ennemi, très nombreux, après avoir franchi ce pont, un instant défendu par le 3^e bataillon et une compagnie du 2^e bataillon du 8^e mobiles, s'empara du château, de 5 pièces de 4 et d'un grand nombre de prisonniers. Quelques compagnies débandées fuyaient dans le parc ; beaucoup de soldats ayant réussi à escalader le mur échappèrent à l'ennemi, ils partirent dans toutes les directions, sans s'occuper du sort de leurs régiments. Quelques-uns allèrent à Tours. Plusieurs mobiles du 8^e se rendirent à Poitiers [...] »⁴⁷.

« Un bataillon détaché sur le flanc gauche des Hessois [ceux qui repoussaient de Foudras devant eux] avait mis à profit la négligence de quelques francs-tireurs de Paris pour jeter dans le parc une cinquantaine d'hommes. Au milieu du désarroi général, encore accru par l'obscurité, cette petite troupe parvint jusqu'à la cour du château et y captura cinq pièces, douze caissons, 200 hommes et 60 chevaux. Les débris du 71^e mobiles et du 40^e de marche s'enfuirent dans toutes les directions, laissant sur place un assez grand nombre de tués et de blessés. Le premier de ces corps, renvoyé à Limoges pour se

⁴⁴ L.-A. Vignolle, *op.cit.*

⁴⁵ P.-A. Pradet et J.-E.-A. Robert, *op.cit.*

⁴⁶ L.-A. Vignolle, *op.cit.*

⁴⁷ P.-A. Pradet et J.-E.-A. Robert, *op.cit.*

reconstituer, ne devait reparaître à l'armée que le 2 janvier 1871. Le second ne se rallia que le 11 décembre, à Tours. »⁴⁸

Certains se rendirent même à Bordeaux... C'est le cas des francs-tireurs du commandant de la 2^e légion de Montevideo, J. Colin, lequel expliquera que sa légion fut la dernière unité à fuir le parc, dans la matinée du 10. « Partis de Tours le 9 décembre à midi, avec ma légion, composée de 40 hommes, je suis allé prendre les instructions de M. le général commandant à Blois, conformément à l'ordre de M. le général commandant la place de Tours. Arrivé à Blois à cinq heures, j'en dus repartir muni d'un ordre écrit qui m'autorisait à agir de manière à connaître les forces de l'ennemi supposé à quelques kilomètres de Huisseau près Chambord [entrée ouest du parc]. Je laissais à Huisseau mes hommes se reposer [...]. » Le lendemain 10, en début de matinée, sa troupe pénètre dans le parc et découvre qu'il est occupé. Repliée à Huisseau après de violents accrochages, elle se voit menacée d'encerclement alors que la route de Blois lui est coupée : « Nous étions seuls, abandonnés sur cette rive de la Loire (on nous avait avertis que le pont de Blois avait sauté, et que les lanciers qui devaient assurer notre retraite avaient reçu contre-ordre). » Les 18 rescapés se réfugient au sud de Huisseau dans la forêt de Boulogne, où ils passent la journée, cachés. Ils en sortent le soir « à huit heures, mourant de faim et de soif [...]. Nous marchâmes toute la nuit et toute la journée du lendemain pour rendre compte de notre mission. L'évacuation de Chambord dont je n'avais pas été prévenu avait failli nous coûter la vie. Je n'ai pu rendre compte de ma mission à personne, car les ponts étaient coupés jusqu'à Amboise, et quand j'arrivai à Tours je dus repartir sur ordre de la mairie. L'état-major de la place était parti la nuit [voir les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire »]. J'ai pris alors la résolution de me diriger sur Bordeaux avec les débris de ma bonne légion pour la reconstituer et la réorganiser. Deux à trois jours suffiront, je pense, pour cela »⁴⁹.

Des mobiles du 8^e régiment rejoignirent même Bayonne !⁵⁰ Les francs-tireurs de Condé-Smendou sont eux aussi concernés. Leur capitaine le confirme dans son tout dernier rapport : « À Chambord, ma compagnie a eu 2 hommes de prisonniers. »⁵¹ Il ne dit rien de plus, ni sur la position qu'il occupe, ni sur la nature de sa mission du

⁴⁸ Pierre Lehautcourt, *op.cit.*

⁴⁹ *Le Sémaphore de Marseille*, 1^{er} janvier 1871.

⁵⁰ L.-A. Vignolle, *op.cit.*

⁵¹ Rapport du capitaine Goust, *op.cit.*

moment. Sa discrétion laisse supposer que son unité a été impliquée dans ce désastre, au moins dans une certaine mesure. Avait-elle simplement rejoint les francs-tireurs Cathelineau à Bracieux, huit kilomètres au sud de Chambord et dix au sud-est de Huisseau, ou bien faisait-elle partie de l'escorte de la batterie envoyée de Blois, emploi habituellement confié à des francs-tireurs, et enlevée dans la cour du château ? Dans ce dernier cas, les francs-tireurs de Condé-Smendou auraient fui à tous vents...

Comment expliquer la surprise de Chambord ? « Les officiers des francs-tireurs La Cécilia sont rentrés dans le château, et il est probable que les hommes ont cherché de leur côté quelque autre abri [...]. C'est l'imprévoyance et l'ignorance des règles de la guerre poussée à leurs dernières limites. »⁵² Selon Lipowski, personnellement absent en raison d'une convocation au ministère de la Guerre à Tours, le commandant Ledeuil des francs-tireurs de Paris n'a pas exécuté les ordres reçus de La Cécilia (voir « La fin de la campagne des francs-tireurs algériens »), et ce n'est pas la première fois...

Morandy résume ainsi le désastre qui aggrave celui de Beaugency et ouvre à l'ennemi la direction de Blois par la rive gauche de la Loire, la rive droite restant encore quasiment tenue par Chanzy, sauf Beaugency : « Le 9 à la mi-journée, en arrivant près du château, je trouvai l'état-major des francs-tireurs Lipowski (le colonel était absent et remplacé par le commandant La Cécilia). J'étais en train de leur demander des renseignements sur les mouvements de l'ennemi et l'emplacement de leurs postes, lorsqu'arriva un sous-officier annonçant la présence des Prussiens aux portes nord du parc. En même temps la canonnade et la fusillade se faisaient entendre et les bataillons dirigés vers les portes du parc étaient atteints par le feu de l'ennemi avant d'être arrivés aux murs. Nos troupes étaient frappées par les créneaux percés par nous. L'action s'engageait donc dans des conditions déplorables [...]»⁵³. En résumé, cette surprise aurait été évitée si les francs-tireurs avaient fait leur devoir. »⁵⁴

La « honteuse » surprise de Chambord « livrait à l'ennemi le passage libre vers Blois, Chaumont et même Amboise, dont les ponts pouvaient lui permettre d'aller prendre en flanc la seconde armée

⁵² Grenest, *L'armée de la Loire*, *op.cit.*

⁵³ Rapport du général Morandy daté du 10 décembre 1870, *ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*

[Chanzy], pendant qu'elle avait en face d'elle les forces réunies de Frédéric-Charles et de Mecklembourg. La faute commise à Chambord entraînait l'occupation de Blois, ouvrait la route d'Amboise et de Tours et donnait aux armées prussiennes un facile passage de plus sur la Loire »⁵⁵. Si bien que le 10 décembre, on se battait toujours. « Du matin au soir, on était aux prises sans qu'il y eût un désavantage sensible pour les Français. »⁵⁶ En effet, « l'aile droite de notre armée se maintenait à Tavers malgré le plus violent assaut, et au centre ou sur la gauche, les divisions du 17^e et du 21^e corps trouvaient encore le moyen de tenter des retours offensifs sur le village d'Origny, qu'on reprenait, ou à travers les débouchés de la forêt de Marchenoir. On était au quatrième jour de cette lutte nouvelle, sans parler des combats d'Orléans, et l'ennemi pendant ces quatre jours avait perdu plus de 4 000 hommes. Les Allemands commençaient à être stupéfaits de cette résistance, qu'ils avaient si peu prévue. Un correspondant anglais, qui était dans leur camp, reproduisait assez naïvement cette impression en prétendant que c'était fort singulier, que les Français reparaissaient toujours plus nombreux, qu'ils s'entendaient à choisir leurs positions et qu'ils avaient un général qui savait les défendre. "Ils ont maintenant combattu pendant huit jours sur dix, ajoutait-il, et des troupes de nouvelle formation qui peuvent accomplir cela contre des vétérans sans être défaites le dixième jour ont tout droit d'espérer que la chance tourne en leur faveur" »⁵⁷.

Le gros des 4 000 défenseurs de Chambord était arrivé le 10 à une heure et demie du matin aux Montils, une dizaine de kilomètres au sud de Blois. Il avait pris plein sud la route de Bracieux, suivi la vallée du Beuvron en direction de Chaumont-sur-Loire. Il entre au petit matin à Chaumont, où parvient le bruit de l'explosion du pont de Blois. Il est rejoint en milieu de matinée par le reste de la 2^e brigade de Morandy. Il poursuit sa fuite jusqu'à Amboise, grande halte pour la nuit du 10 au 11. Blois est en danger.

Dans l'après-midi du 10, un détachement allemand se présente à la tête du pont sur la rive gauche et menace de bombarder la ville si l'arche qui vient de sauter pour en interdire le passage n'est pas réparée rapidement. Or, en provenance de Josnes et retournant à Tours, Gambetta se trouve là et fait opposer « le refus le plus énergique » à

⁵⁵ Armand Rivière, *op.cit.*

⁵⁶ Charles de Mazade, *op.cit.*

⁵⁷ *Ibid.*

cette injonction, qui n'a pas de suite immédiate. Chanzy réalise à cette occasion que l'ennemi qui avait assailli Beaugency poursuivait son avancée sur la rive gauche du fleuve. Un franchissement de la Loire à Blois par l'ensemble du IX^e corps allemand est désormais envisageable sur les arrières de l'armée de la Loire. Par ailleurs, la menace planait de l'arrivée prochaine de l'armée que le prince Frédéric-Charles avait rappelée de Gien à Orléans : inquiet par la résistance de Chanzy, il est convaincu de l'incapacité matérielle de Bourbaki à intervenir efficacement sur la Loire, que ce soit en retournant sur Gien pour y contenir le III^e corps prussien, ou en s'avancant vers Blois par Vierzon et Romorantin (voir les « francs-tireurs de Relizane »).

Mal informé de la déliquescence de la partie de l'armée repliée à Bourges, Chanzy croit encore, à la différence du grand commandement allemand, à la possibilité d'une intervention de Bourbaki, du 15^e corps, voire du 18^e et du 20^e corps. Gambetta n'y croit plus (voir les « francs-tireurs de la Mort d'Alger » et les « francs-tireurs de Constantine de l'armée de la Loire »). Ils décident donc à Josnes d'un repli sur Vendôme, que la résistance victorieuse de l'armée française tout au long de la journée du 10 décembre permet d'organiser dans les meilleures conditions possibles. Le gouvernement évacue Tours (voir les « francs-tireurs de Relizane » et les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire »). Mer est occupé, mais son pont a pu être préalablement « rompu », tout comme celui de Blois, déclarée ville ouverte après le départ de Gambetta, car, « vu la composition hétérogène des corps, fractions et détachements isolés qui constituent sa force armée, la position n'est plus défendable, et il y a lieu de ne pas attendre, s'il est possible, l'attaque de l'ennemi venant de Mer »⁵⁸. En accord avec le général Barry, le comité de défense de Blois ne souhaite pas que la ville soit défendue avec « des soldats qui n'étaient plus des soldats, qui n'étaient que des débandés et des fuyards ramassés sur toutes les routes [...]. La chute de Blois n'était plus évidemment qu'une question d'heures »⁵⁹. Se rendant directement de Josnes à Bourges, Gambetta ordonne le 12 à Bourbaki ne pas s'avancer au-delà de Vierzon (voir les « francs-tireurs de Relizane »), Chanzy devant s'écarter de la Loire.

Le point de regroupement des forces françaises hétérogènes de la rive gauche est Amboise et sa forêt. Replié précipitamment de

⁵⁸ Rapport du général Barry au général Chanzy, 12 décembre 1870, Chanzy, *op.cit.*

⁵⁹ Charles de Mazade, *op.cit.*

Chambord, le régiment des mobiles de la Charente-Inférieure y parvient ce 10 décembre, l'une des premières unités de la 2^e brigade de la division Morandy à le faire. L'ensemble des autres « corps, fractions et détachements » de l'armée de la Loire situées sur la rive gauche le suivent. Le moral est au plus bas. Effondré, Auguste Andraud, commandant du bataillon des francs-tireurs béarnais se souvient de ces instants douloureux : « Jamais spectacle plus navrant n'affligea le cœur d'un soldat français ! Les débris d'une armée, épaves humaines, jonchaient la route. Le temps était froid, la Loire roulait d'énormes glaçons et la route, encombrée de troupes de toutes armes conduites par de rares officiers, offrait le plus douloureux aspect. Nous avions peine à nous frayer un chemin à travers cette affreuse déroute. »⁶⁰ La dernière prise de la Loire par les glaces remontait à 1829.

4 Tours à portée de l'ennemi

Le 8 décembre, le gouvernement de la défense nationale avait entamé l'évacuation de Tours, ville menacée de toutes parts, « par la vallée du Cher, par l'occupation de Vierzon et de sa ligne de fer, menacé par la rive droite de la Loire, par Blois et Vendôme »⁶¹. Dans ce contexte, « les bureaux déménageaient et les employés prenaient le chemin de fer pour Bordeaux. Le lendemain 9, l'amiral Fourichon, Crémieux et les ambassades partaient pour la nouvelle capitale de la province »⁶². Le 11, alors que, de retour du quartier général de Chanzy, Gambetta rejoint à son tour Bordeaux, ordre est donné à l'armée de la Loire de se replier derrière le Loir, à Vendôme (voir les « francs-tireurs de Constantine à l'armée de la Loire »). La division Morandy doit franchir le jour même la Loire à Amboise et gagner Château-Renault.

Le 12, le préfet fait « désarmer les gardes nationales des campagnes au moment où l'ennemi mettait le pied en Touraine » (voir les « francs-tireurs de Blida »). Sol insiste pour la mise en défense à outrance de la ville d'Amboise alors que le désordre s'accroît avec l'arrivée des derniers éléments défaits à Chambord, eux-mêmes suivis de près par l'ennemi. Le 13, « le général Sol abandonnait Tours et y jetait la panique. Le découragement et la lâcheté triomphaient du

⁶⁰ Rapport du commandant Auguste Andraud, du bataillon des Éclaireurs Béarnais ; SHD, carton Lm36, dossier 20.

⁶¹ Armand Rivière, *op.cit.*

⁶² *Ibid.*

patriotisme [...] »⁶³. Les uhlands sont signalés à une journée d'Amboise, à Candé-sur-Beuvron. « Les fuyards de Chambord avaient atteint Amboise, semant l'épouvante. À les en croire, l'ennemi accourait sur leurs talons, il avait pris Blois, il était là. Un instant, le général de Morandy essayait de ressaisir ses hommes, songeait à défendre la ville. Un régiment de mobiles était détaché pour surveiller la forêt, mais une panique l'essaimait. Morandy, recevant l'ordre de regagner Vendôme, se retira aussitôt, coupant le câble du pont suspendu, faisant sauter le pont de pierre. Vite Amboise désarmait sa garde nationale ; l'ordre était donné de jeter les fusils dans la Loire. On était au soir du 12 [...]. Amboise était à la merci d'un coup de main. Sur les deux rives du fleuve, l'invasion allait descendre. Demain les Prussiens... La forêt s'emplissait de patrouilles ennemies. Les campagnes fuyaient en masse. La lie des traînants, des francs-tireurs débandés, infestaient le pays, pillant et volant, plus redoutables que l'ennemi. »⁶⁴

La panique est générale. « Le 11, à neuf heures, la division [Morandy] devait partir pour Château-Renault et se tenant, dès cette heure-là, prête à se mettre en marche ; à trois heures et demie, dans la boue depuis le matin, elle attendait encore. Les hommes maugréaient ; des cas graves de mutinerie et d'indiscipline se produisirent : un train, en gare, allait partir pour Tours, on vit des soldats de l'armée régulière quitter la division, gagner la voie ferrée et envahir le train en partance ; quelques-uns de nos mobiles, des sous-officiers même, découragés, démobilisés, suivirent cet exemple ; ceux qui ne trouvaient pas de place dans le train montaient sur la machine ; ils partirent, semant la terreur sur leur passage. Cette scène était peu faite pour remonter le moral de nos troupes ; la division s'égrenait, dès qu'on perdait les hommes de vue, ils partaient ; les remontrances et les menaces étaient tout à fait impuissantes. »⁶⁵

Le cas du 8^e mobiles est édifiant. « Quantité de mobiles ne pouvaient justifier de la perte de leurs armes, de leurs munitions, ni de leur absence. Au milieu de l'après-midi, on annonça que le départ était retardé ; une partie du régiment alla se loger dans l'île et l'autre en ville » ; le lendemain 12, réveil à deux heures du matin : « Branle-bas général, les ponts devaient sauter ; les hommes se lèvent, ceux logés dans la ville passent du côté de l'île et attendent le jour. À huit heures,

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ Paul et Victor Margueritte, *Les Tronçons du glaive*, Plon Nourrit, Paris, 1910.

⁶⁵ L.-A. Vignolle, *op.cit.*

le régiment se réunit pour assister à l'exécution par les armes de deux soldats du 36^e de marche. Triste cérémonie ! Pendant l'exécution, le général Morandy se promenait sur le Pont-Neuf, afin de s'assurer si ses ordres étaient bien exécutés. Des fusillades de ce genre eussent été nécessaires de temps en temps au 8^e mobiles ; malheureusement elles n'eurent pas lieu. À neuf heures, le pont sauta ; le pont en bois fut démoli. À l'appel de midi, le lieutenant-colonel put constater que les manquants étaient assez nombreux »⁶⁶. À trois heures, départ pour Château-Renault. Le lendemain, direction Montoire où les mobiles qui avaient fui jusqu'à Tours après Chambord, rejoignent le régiment par la voie ferrée... Le 15, départ pour Vendôme.

L'indiscipline retrouvée de francs-tireurs livrés à eux-mêmes complique la tâche du commandement. Désobéissance et informations non vérifiées empêchent toute maîtrise sur le terrain : le chef de bataillon des francs-tireurs des Deux-Sèvres rapporte que certains corps francs avaient, malgré les ordres reçus, refusé de se joindre à Cathelineau pour aller prendre position à Bracieux ; il affirme avoir lui aussi décidé de rester autonome⁶⁷. C'est également l'état d'esprit du commandant Domalain de la légion bretonne à l'égard de Cathelineau (voir les « francs-tireurs de Relizane »).

Par ailleurs, le 13, le responsable de l'autre regroupement important de francs-tireurs, Lipowski, jugeant Amboise indéfendable, se replie de son propre chef à Saumur, à cent dix kilomètres en aval de la Loire (voir les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire » et les « francs-tireurs de Blida »). Ce dont s'étonne Chanzy⁶⁸. Ce même jour, « le général Sol abandonnait Tours et y jetait la panique. Le découragement et la lâcheté triomphaient du patriotisme [...] »⁶⁹. Par arrêté du 14, « le général Morandy, commandant la 1^{re} brigade de la 3^e division du 16^e corps, est mis en non-activité, par retrait d'emploi », pour incapacité dans le commandement des troupes en campagne. Le même arrêté du ministre de la Guerre « relève » le général Sol « de son commandement de la division territoriale de Tours » et l'inscrit à la « section de réserve »⁷⁰ pour avoir évacué Tours de façon précipitée (voir les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire »). « Le départ

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ Commandant Poinsignon, *op.cit.*

⁶⁸ Chanzy, *op.cit.*

⁶⁹ Armand Rivière, *op.cit.*

⁷⁰ Décrets, arrêtés et décisions de la délégation du gouvernement hors de Paris, année 1871, *op.cit.*

du général Sol a causé hier une grande inquiétude et un grand trouble. Sur ces entrefaites, l'ordre est arrivé de renvoyer à Tours le matériel de chemin de fer et des télégraphes nécessaires pour pouvoir encore continuer ces services. Le général Sol, en quittant Tours, a annoncé à tort l'arrivée immédiate de plusieurs corps d'Allemands, tandis que les avant-postes prussiens n'avaient pas encore dépassé Saint-Aignan (sur le Cher, entre Selles et Montrichard). Une dépêche du général Chanzy, en date du 18, annonce qu'il continue son mouvement sur Vendôme sans être inquiété par les Prussiens (les Français ont évacué Vendôme le 16). Blois n'était pas encore occupé par l'ennemi [...]. Le général Chanzy ne considère pas comme nombreuses les forces qu'il avait en face de lui, et ne pouvait comprendre, par suite, la panique de Tours [...]. »⁷¹

5 Les combats de Briare : mi-janvier 1871. Fin de la compagnie de Condé-Smendou

Dans le même mouvement de réorganisation opéré aux franges de l'armée de Chanzy, le général Camô est nommé commandant de la 1^{re} brigade de la 1^{re} division du 19^e corps d'armée. Mais, mal remis de sa blessure, il est mis en disponibilité douze jours plus tard. De fait, la menace sur Tours avait rapidement disparu par suite de la diversion sur Blois organisée par Bourbaki, avançant quelques moyens du 15^e corps jusqu'à Vierzon et Romorantin (voir les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire » et ceux de « Relizane »). C'est au cours de cette période trouble que la trace se perd des francs-tireurs de Condé-Smendou.

Ont-ils suivi Foudras et pris avec lui la direction de Vendôme par Chaumont-sur-Loire et Onzain ? Ont-ils rejoint Tours, soit avec la compagnie Gignoux des Alpes-Maritimes, soit avec le bataillon de francs-tireurs des Deux-Sèvres de Poinsignon, réfractaire aux ordres du commandement qui a rejoint Tours le 12 décembre⁷² (voir les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire » et les « francs-tireurs de Constantine de l'armée de la Loire ») ? Dans ce dernier cas, le plus probable, ils ont participé au grand désordre de la capitale tourangelle. Les services de l'intendance avaient quitté la ville pour Angers et Poitiers, et les corps francs n'y trouvèrent plus de quoi se

⁷¹ *La Presse*, 3 janvier 1871, gallica.bnf.fr.bnf.fr

⁷² Commandant Poinsignon, *op.cit.*

reconditionner. Ils auraient eu alors plusieurs possibilités, étant entendu que l'armée des Vosges n'a pas recueilli la compagnie de Condé-Smendou, du moins en tant que corps constitué⁷³. Ses « débris » auraient donc pu se rendre à Angers comme la compagnie des Alpes-Maritimes, ou gagner Poitiers à l'instar des francs-tireurs des Deux-Sèvres et de ceux de la Vienne, ville que les ordres du ministère de la Guerre ont désignée comme point de rassemblement de « tous les francs-tireurs de province pour fusionner avec ceux de la capitale et former une colonne mobile sous le commandement du général Lipowski [et de Cathelineau, voir les « francs-tireurs de Relizane »] »⁷⁴. Mais, plus certainement, ils ont dû rejoindre directement Le Mans comme le font les francs-tireurs d'Oran, de Blida et de Constantine, ainsi que les mobiles des Basses-Pyrénées. Ceux-ci sont attestés au Mans par une lettre datée du 23 décembre qui annonce que le « brave capitaine Auguste Andraud, commandant la 2^e compagnie des Éclaireurs Béarnais », celui que les suites de l'affaire de Chambord avait désespéré, a été promu « commandant du 4^e bataillon des francs-tireurs de l'armée de la Loire », avec pour ordonnance un sous-lieutenant, « riche Américain que sa bonne tenue a fait admirer de tout le monde, dont la nomination n'a pas eu lieu à la suite d'une bataille ; elle n'est due qu'aux qualités de bravoure et d'énergie que tout le monde s'est plu à lui reconnaître »⁷⁵. Ce qui confirme d'ailleurs la présence au Mans à cette époque de francs-tireurs d'origine américaine (voir les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire »).

Devant la multiplication des débandades et des désordres délictuels, des rappels à l'ordre sont signifiés, tant au commandant de la seconde armée de la Loire, le 27 décembre 1870, qu'à l'ensemble des « généraux commandant les corps d'armée, les divisions et subdivisions militaires », le 5 janvier 1871⁷⁶. Un lien existe certainement entre la « disparition » des francs-tireurs de Condé-Smendou et la reprise en mains décidée par le ministre de la guerre début 1871 : le capitaine Goust a été révoqué en janvier – on ne sait

⁷³ Dossier Cruchy, *op.cit.*

⁷⁴ Capitaine Camille Autigeon, commandant la 2^e compagnie des Éclaireurs Béarnais, SHD, carton Lm36, dossier 20 bis.

⁷⁵ *L'Indépendant des Basses-Pyrénées*, 30 décembre 1870 ; gallica.bnf.fr

⁷⁶ Boyer, « Forces armées et politique de défense, Contribution militaire de l'Algérie à la guerre de 1870-1871 », *Les Cahiers de Montpellier*, n° 2, 1980, Bib CAOM B/2980.

pourquoi – sur décision du ministre de la Guerre adressée au général commandant la 2^e armée de la Loire, au Mans⁷⁷.

La piste des francs-tireurs de la Vienne semble être la bonne. C'est à proximité de Briare que le franc-tireur de Condé-Smendou Ferhat-ben-Saad est blessé le 14 janvier. Le secteur Briare-Auxerre-Clamecy est sensible, car placé sur le flanc sud de l'axe de communication des troupes allemandes en charge du blocus de Paris avec celles de Vesoul et de l'Alsace par Troyes, Montbard et Gray. En décembre, Bordeaux estime que l'objectif prussien est Nevers plutôt qu'Autun, Dijon, le Creusot et la Saône, depuis que le 7^e corps prussien du général Zastrow a pris position à Châtillon-sur-Seine, s'étendant vers Tonnerre et Montbard et menaçant Auxerre (occupé le 9 décembre), Clamecy et donc Nevers. D'après Freycinet, l'ennemi tente d'interdire toutes communications ouest-est de la France par Chagny. Le transfert à la fin décembre de Bourbaki vers l'est risque d'être remis en cause. La lutte s'engage, non point avec Garibaldi, « mais entre Zastrow et le général Pointe de Gevigny, qui alors occupait Auxerre, Clamecy, Avallon, et avait pour mission de couvrir le Nivernais »⁷⁸. Dans le Nivernais, « la position de Clamecy, sous le commandement du général de Pointe de Gevigny et du capitaine de vaisseau [alors de frégate] Pallu de la Barrière, jouait [un rôle] de boulevard de notre territoire ». Toutefois, « le pays accidenté et couvert de la Puisaye permettait à de faibles troupes de résister avantageusement. Quelques compagnies d'infanterie de marine, quelques bataillons de gardes mobiles [...], des francs-tireurs, des volontaires de toutes catégories, s'étaient constitués en une troupe disparate, mais valeureuse, qui, dans des engagements quotidiens, imposait le respect à l'ennemi. Les colonnes prussiennes n'osaient pas s'aventurer dans la vallée de l'Yonne au-delà de Clamecy, et leurs incursions s'arrêtaient à hauteur de Coulanges et d'Avallon ; au contraire, le pays situé au nord de cette ligne leur appartenait. Cette

⁷⁷ La Sicotière : Commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense Nationale, sous-commission sur l'Algérie, présidée par M. de La Sicotière, député de l'Orne ; Rapport parlementaire sur la situation en Algérie sous le régime du gouvernement de la Défense nationale, tome 7 du rapport général et tome 26 des Annales de l'Assemblée nationale, séance du 13 novembre 1872 ; archives de l'Assemblée nationale.

⁷⁸ Ex-général Cremer et ex-colonel Poulet, *La campagne de l'Est et l'armée de Bourbaki* ; J. Rouquette, Paris, 1872, gallica.bnf.fr

situation persista jusqu'à la fin de la guerre, sans changements appréciables »⁷⁹.

En réalité, l'ordre de mission de Zastrow « n'exigeait pas tant une occupation stationnaire que de vigoureux mouvements offensifs [...] contre tout rassemblement de troupes ennemies, sans que pour cela, il soit interdit néanmoins d'occuper, d'une manière permanente, quelques points particulièrement importants au point de vue de la sécurité de vos propres communications, de la protection de vos approvisionnements, etc. »⁸⁰. Nevers ne devient pas un objectif en soi. Il s'agit simplement pour Zastrow de couvrir à l'ouest, en liaison avec Werder à l'est, les communications des armées allemandes au sud de Paris et de mener à bien la « pacification des parties sud des gouvernements généraux de Reims [Zastrow] et de Lorraine [Werder] ». En l'occurrence, Zastrow, présent sur le flanc gauche de l'armée des Vosges, cherche à contrôler Avallon, Semur-en-Auxois, Vitteaux, Château-Chinon, qu'il visite régulièrement.

Or, après la victoire de la 4^e brigade à Châtillon-sur-Seine à la mi-novembre, l'armée des Vosges s'était regroupée sur Dijon. Garibaldi avait renoncé à toute présence dans cette direction générale, au grand dam du gouvernement de Freycinet. Lequel obtient de ce dernier qu'il rallonge son rayon d'action, mais c'est trop tard pour être efficace (voir les « francs-tireurs de Guelma »). L'état-major de l'armée du Sud estimera que l'opposition des Garibaldiens avait été négligeable. Ricciotti n'atteint Clamecy et Coulanges que les 25 et 26 décembre, Avallon le 29, avant de devoir se replier de toute urgence à travers un pays infesté de troupes ennemies, au prix de marches forcées répétées et de nombreux combats, pour ne regagner Dijon que les 15 et 16 janvier, quelques jours à peine avant l'attaque frontale de Dijon par Werder les 21, 22 et 23 janvier.

La petite histoire rapporte une anecdote. On avait appris à Avallon, le 6 janvier, que les Prussiens étaient de retour dans l'Auxerrois, au nombre de huit mille, dont « près de trois mille à Vermenton et cinq mille à Chablis : on ne signale aucune rencontre de Garibaldiens avec l'ennemi, dont les petits détachements parcourent l'arrondissement d'Avallon, de Tonnerre, etc. Ce serait le cas où

⁷⁹ Charles de Freycinet, *La Guerre en province pendant le siège de Paris, 1870-1871*, 3^e éd., Calmann Lévy, 1887.

⁸⁰ Ex-général Cremer et ex-colonel Poulet, *op.cit.*

jamais aux Garibaldiens de nous en délivrer ; mais jusqu'ici rien, rien absolument que l'arrestation du curé d'Arcy »⁸¹. Ce curé de campagne avait été arrêté par des garibaldiens en zone fréquentée par les uhlands, au lieu-dit « la Poste-aux-Alouettes », l'un des nombreux hameaux de Joux-la-Ville, bourg situé entre la vallée de la Cure à l'ouest et la forêt d'Hervaux à l'est. Les corps francs en question, partie de la brigade Ricciotti, étaient des francs-tireurs savoyards (Chasseurs des Alpes, francs-tireurs du Mont-Blanc et francs-tireurs de l'Isère) qui cantonnaient les 27 et 28 décembre à proximité de Vermenton, précisément à Lucy-sur-Cure. « Le curé de Passe-aux-Allouettes [*sic*], commune du canton de Vermenton où se trouvait un poste du bataillon allobroge [sans doute installé dans la ferme, ancien relais de poste], apprenant la présence des Garibaldiens, expédia à l'ennemi un homme chargé de lui en porter l'avis par un pli cacheté dont il était porteur ; mais l'homme ne put franchir les attentives sentinelles ; pris, interrogé, fouillé, il n'avoua et ne remit le pli que devant une menace de mort. Le curé fut immédiatement arrêté et conduit le lendemain par la brigade à Avallon, puis, de là, dirigé sur Autun, siège de la cour martiale. »⁸²

Jusqu'à l'abandon de Dijon par les Allemands, « Garibaldi, renonçant au système d'offensive dont il s'était fait jusqu'alors l'un des apôtres les plus convaincus – volonté réitérée d'attaquer Dijon – se condamnait à la défense passive par la concentration de ses forces à Autun, à trois marches en arrière des lignes ennemies. Sans doute, il avait des détachements dans la vallée de l'Ouche, à Arnay-le-Duc et sur son flanc gauche à Château-Chinon, mais ces forces insignifiantes n'étaient pas en état de gêner les mouvements de l'ennemi, et son éloignement du théâtre des opérations ne lui permettait pas de secourir à temps les autres troupes françaises des généraux Cremer et de Pointe de Gevigny »⁸³. Ainsi, alors que les francs-tireurs oranais étaient engagés vers Semur-en-Auxois avec la brigade Menotti en appui de celle de Ricciotti (voir les « francs-tireurs d'Oran de l'armée des Vosges »), une poignée, sans doute, de francs-tireurs de Condé-Smendou combattait du côté de Briare dans l'anonymat le plus complet.

⁸¹ *Le Courrier de la Drôme et de l'Ardèche*, 11 janvier 1871, mémoire et actualité en Rhône-Alpes, presse ancienne, memoireetactualite.org/fr/presse

⁸² Joseph Mogenier, *Les francs-tireurs du Mont-Blanc, récits de la guerre de 1870-71*, Abry, Annecy, 1902, gallica.bnf.fr

⁸³ *Ibid.*

La Puisaye, plus particulièrement la rive droite du Val de Loire de Briare à Cosne-sur-Loire, est tenue par le général de Pointe de Gévigny, âgé de 72 ans, rappelé pour commander la subdivision de la Nièvre. Le général Louis du Temple l'assiste, capitaine de frégate arrivé à la tête d'un bataillon de fusillés marins débarqués des vaisseaux la *Gloire* et la *Surveillante*. Nommé général de brigade à titre auxiliaire, ce dernier lui succède le 12 janvier 1871 et prend aussi en charge la subdivision de l'Yonne, quartier général à Nevers. Les deux généraux disposent de troupes de recrutement local, une dizaine de milliers de mobilisés issus du camp d'instruction de Nevers et diverses compagnies de francs-tireurs. Ils ont réussi à contenir les Allemands s'avancant depuis la réoccupation d'Orléans, lesquels ne se sont pas fixés à Gien, évacué par Bourbaki (voir les « francs-tireurs de Relizane ») et à Auxerre (jusqu'au 9 décembre 1870). Ils n'ont pas même cherché à s'implanter dans le département de la Nièvre et à occuper la totalité de celui de l'Yonne. La résistance potentielle de ces deux généraux français dissuadait l'état-major allemand de consommer trop de forces par l'occupation permanente d'un théâtre d'opérations secondaire : Nevers n'est pas un objectif en soi. L'ennemi se contente d'occuper Orléans avec de simples "troupes d'étape", protégées par de forts détachements positionnés en aval à Blois, et en amont à Châteauneuf-sur-Loire, position couverte 25 kilomètres encore plus en amont à Ouzouer-sur-Loire, solide avant-poste situé à une dizaine de kilomètres à peine en aval de Gien ; il est même prêt, si nécessaire, à abandonner la rive gauche de la Loire après en avoir fait sauter les ponts⁸⁴.

Dispersée dans la débandade débridée de l'affaire de Chambord, la compagnie de Ferhat-ben-Saad, ou certains de ses éléments, aurait non pas fait retraite en aval de la Loire dans la direction d'Amboise, mais aurait rejoint en amont, comme les francs-tireurs poitevins, les corps français répartis entre Gien, Bourges et Nevers. Ils auraient alors intégré le « camp de Nevers » avec l'une ou l'autre des trois compagnies de francs-tireurs de la Vienne.

On sait que le chef de ces derniers, le commandant Robin, exerce le commandement d'un ensemble de « corps francs appartenant aux origines les plus diverses » qu'il a engagés dans les combats dits de Briare, à deux heures de marche en amont de Gien, affrontements

⁸⁴ Relation rédigée par la section historique du grand état-major prussien, seconde partie, 16^e livraison, J. Dumaine, Paris, 1877.

épisodiques intervenus à partir de la mi-décembre. Ensemble parfois appelé « Francs-tireurs réunis », vocable déjà utilisé au sein de l'armée des Vosges, certains de ces corps, un peu perdus de toute évidence, avaient fui Montargis : la ville « avait été envahie pour la seconde fois le 6 décembre. Elle n'avait plus d'autres défenseurs que des tirailleurs de Montevideo [voir « Les francs-tireurs de 1870-1871 » et les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire »], qui détalèrent plusieurs heures avant l'apparition de l'ennemi, et deux autres compagnies franches qui durent aussi se retirer devant des forces supérieures en nombre [...]. Gien entendit à son tour d'assez près le canon dans la journée du 7. Une colonne ennemie marchait de Montargis sur cette ville en suivant la voie ferrée ; une autre, plus nombreuse, la tournait en marchant droit sur Briare, le long du canal. Cette manœuvre obligea le 18^e corps à se retirer précipitamment » à Cosne-sur-Loire et Nevers. « Les premiers éclaireurs allemands apparaissent déjà à Briare, où des francs-tireurs embusqués dans la gare leur infligèrent une fusillade qui les fit promptement déguerpir, mais qui, suivant l'usage, valut le lendemain à la ville un bombardement. On ne laissa en arrière ni wagons, ni machines, mais il fallut brûler, par ordre de l'intendance, une grande quantité de vivres et d'objets d'équipement qu'on n'avait pas eu le temps de charger [...]. »⁸⁵

Le responsable de la gare de Briare témoigne : « Ce fut un bien triste spectacle que cet anéantissement de marchandises réunies au prix de tant d'argent ou de travail. Des isolés de toutes armes, sales ou avinés, repoussaient avec dédain des paquets de cartouches que j'avais trouvés et que je leur offrais [...]. Au lieu d'écouter nos conseils, de passer la Loire avec leurs camarades, ils continuaient à boire, et tombaient ivres morts dans les salles d'attente, sur la voie et autour de l'immense brasier qui dévorait jusqu'à des caisses de souliers... À six heures un quart, deux arches du pont sautèrent ; quelques instants après, l'ennemi envahissait la ville par toutes les routes... cinquante ou soixante dragons fondirent sur la gare, ramassèrent quelques-uns de ces misérables traîneurs [...]. Dans un régiment campé en dernier lieu près de la gare, beaucoup des soldats étaient partis abandonnant tout le campement : tentes, sacs, cartouchières, des fusils en quantité. La route de Gien était jonchée d'armes brisées ; c'était un spectacle écœurant. » Gien « se trouvait dans la situation la plus pénible, servant à la fois de

⁸⁵ *Le Courrier de la Vienne et des Deux-Sèvres*, 5 janvier 1871, Archives départementales de la Vienne.

poste avancé et de lieu de passage pour des troupes nombreuses. La plupart venaient de Montargis, et, au grand étonnement de la population, au lieu de continuer sur Nevers, retournaient vers Pithiviers et Orléans »⁸⁶.

À la fin de la deuxième semaine d'occupation, le chantier de construction d'un pont de bateaux à Gien n'avance plus : « Le flot de l'invasion, qui s'était d'abord porté en amont fort au-delà de Gien [Briare, Ousson, Châtillon-sur-Loire, Bonny-sur-Loire] », et menaçait Neuvy-sur-Loire à une vingtaine de kilomètres à peine de Cosne-sur-Loire, « semblait alors reculer [...]. Telle était la situation quand tout à coup on annonça que l'ennemi rétrogradait. » Le 12 décembre, une reconnaissance effectuée sur la gare de Briare révèle qu'elle est vide d'ennemis et que la voie ferrée est en bon état. Le général de Pointe ordonne en conséquence la réoccupation de Neuvy, Châtillon, Briare et Gien : « Le mouvement projeté contre les cantonnements avancés de l'ennemi fut exécuté le 13 et le 14, mais il n'y eut que refoulement et non surprise. Notre projet était éventé et les Allemands nous glissèrent partout entre les doigts. »⁸⁷

Pour Bordeaux, la situation est favorable dans ce secteur, comme en témoigne ce courrier chiffré adressé par Gambetta à Jules Favre le 16 janvier et arrivé par pigeon voyageur le 19 à Paris, « en mauvais état » : « Les troupes, 20 000 hommes environ, avec de Pointe de Gévigny, qui opère de Nevers à Gien, repris hier pour la troisième fois, et dont les pointes vigoureuses inquiètent l'ennemi jusque dans l'Avallonnais, pourront à un moment donné remonter jusqu'à (chemin de Chagny ?) et (couper ? arrêter ?) les mouvements de l'ennemi sur (Chaumont ? Dijon ?) [*nota* : les mots placés entre parenthèses sont « douteux »]. »⁸⁸

Tout cela paraît au contraire secondaire pour le commandement allemand à Versailles qui mentionne dans ses dépêches quotidiennes destinées à Berlin que « le 14, un détachement sous le général de Rantzau fut attaqué à Briare par un ennemi supérieur en nombre, mais il se dégagea sans grandes pertes »⁸⁹. Les forces françaises rentrent à Gien le 17, mais déjà les éclaireurs ennemis

⁸⁶ Alfred-Auguste Ernouf, *Histoire des chemins de fer français pendant la guerre franco-prussienne*, Librairie générale, Paris, 1874, gallica.bnf.fr

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ Dépêches télégraphiques officielles, *op.cit.*

⁸⁹ Aimé Jaÿ, *L'armée de Bretagne*, Henri Plon, Paris, 1873, gallica.bnf.fr

réapparaissent dans la journée. Les Bavarois remontent en force de Châteauneuf sur Ouzouer-sur-Loire et de Dampierre-en-Burly alors que Montargis est réoccupé. « Tout semblait annoncer un choc sérieux, quand soudain les troupes françaises se replièrent sur Cosnes et la Charité. »⁹⁰ À la suite du retrait d'Ouzouer-sur-Loire sur Pithiviers du détachement allemand qui y cantonnait jusque-là, les troupes françaises se retirent à leur tour de Briare, le 22 décembre. Ce retrait vers Nevers correspond à la nouvelle stratégie décidée à Bourges, le transfert des 18^e et 20^e corps dans l'est de la France avec Bourbaki.

Pour autant, malgré le répit marqué par son repli sur Pithiviers, l'ennemi, à en croire le soldat Richard Müller de la landwehr présent à Pithiviers le 21 décembre, avant de devoir bientôt rejoindre la gare de Montargis, « ressent toujours un sentiment d'inquiétude, car on ne peut jamais savoir si un corps défait de l'armée de la Loire ou une bande de francs-tireurs ne nous tombera pas dessus, surtout maintenant que nos effectifs sont si faibles ». Dans une lettre à sa mère, il explique que « tout son bataillon se retrouve de nouveau ici [Pithiviers], mais chaque compagnie est isolée dans un village, et le fait de se retrouver alors dans des régions sans autres soldats à 8 ou 10 heures à la ronde n'est pas très agréable. Il arrive souvent maintenant que de petits détachements à nous soient enlevés par des bandes errantes et leur sort n'est assurément pas facile. Certains de nos prisonniers se retrouvent même à Alger, d'où nous sont arrivées des lettres [...] »⁹¹. Les troupes françaises sont elles aussi sur la défensive. Comme pour les unités maintenues dans le secteur de Bourges (voir les « francs-tireurs de Relizane »), il s'agit simplement de couvrir le départ de Bourbaki. Le repli des uns favorise le retour des autres, et réciproquement.

Les Bavarois réoccupent Ouzouer ; venu de Montargis, le général hessois von Rantzau reprend le 25 le contrôle d'ensemble du canal de la Loire à la Seine et de la voie ferrée Paris-Lyon (voir « la Phalange algérienne ») : « À la suite de quelques fusillades de francs-tireurs, Briare, Châtillon, Bonny [pont situé sur la route d'Auxerre à Bourges et Vierzon situé en amont de Briare à une vingtaine de kilomètres] furent envahis de nouveau, du 25 au 29 décembre, par une colonne mobile de Hessois, "pires que les Prussiens". »⁹² Des affrontements notables se produisent le 29 au sud de Bonny avec des

⁹⁰ Alfred-Auguste Ernouf, *op.cit.*

⁹¹ Jean-Louis Spieser et Thierry Fuchslock, *Lettres à Élise, op.cit.*

⁹² Alfred-Auguste Ernouf, *op.cit.*

gardes nationaux et des francs-tireurs, qui doivent se retirer. Le 30, la division de la Nièvre contre-attaque. « Une colonne mobile, composée en grande partie de marins, et conduite par un homme énergique [...] le capitaine de frégate du Temple, redescendit vivement de Cosne par Neuvy, et tomba sur ces Hessois pillards de Bonny, qui, par bonheur, buvaient fort bien et se gardaient fort mal. Le choc principal eut lieu le 31, à la gare même de Châtillon, où les Hessois s'étaient logés. Cette gare est située à 4 kilomètres de la ville, sur la rive opposée [droite]. Après deux heures de lutte, ils en furent débusqués et s'enfuirent à Briare, avec une perte de 150 à 200 hommes hors de combat, tandis que nous n'en perdîmes qu'une cinquantaine. M. du Temple poussa jusqu'à Briare, où l'ennemi avait fait de sérieux préparatifs de défense, rasé à hauteur d'homme et crénelé les murs du cimetière. Le commandant français jugea imprudent de risquer cette attaque si loin de nos cantonnements, et retourna sur Neuvy. »⁹³

Un communiqué du préfet de la Nièvre du 7 janvier dresse le bilan de ces combats : « Les postes télégraphiques de Neuvy, Bonny et Châtillon-sur-Loire sont rétablis. On espère pouvoir rétablir aujourd'hui celui de Briare. A la suite des combats de Châtillon-sur-Loire et Briare, dans lesquels nos troupes ont montré tant d'ardeur, le général de Pointe de Gevigny a publié un ordre du jour dont nous extrayons les renseignements suivants. "Le 31 décembre, la colonne de gauche de la division de la Nièvre, commandée par le général du Temple, après un combat de deux à cinq heures à la gare de Châtillon-sur-Loire, a délogé à la baïonnette les Prussiens de leurs positions. Les Prussiens ont eu plus de 500 tués ou blessés. De notre côté, nous avons eu 30 hommes hors de combat dont 10 tués [...]. L'ennemi a fui, et nous avons occupé Briare. Les mobilisés se sont toujours très bien comportés, les matelots ont été admirables, l'artillerie a bien pointé [...]. Le général du Temple signale la belle conduite des francs-tireurs réunis [...]. La cantinière, jeune fille de 17 ans, qui les suit sur tous les champs de bataille, a reçu deux balles, une dans le bras, l'autre dans la cuisse". Le général de Gevigny termine ainsi son ordre du jour : "Ce n'est pas en paroles que le soldat fait du patriotisme, mais en action, sur le champ de bataille où chacun accomplit consciemment son devoir". »⁹⁴

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ *Le Journal de Toulouse*, 8 janvier 1871, *op.cit.*

En réalité, le moral d'une partie des troupes donnait des signes de faiblesse depuis quelques temps. Dans une lettre du 20 décembre, le commandant des francs-tireurs de la Nièvre avouait avoir compris la tentation de désertion qui gagnait ses hommes depuis qu'ordre avait été donné de pousser en aval de la Loire jusqu'à Gien et au-delà : « Nous avons passé toute la nuit à la belle étoile sous une pluie battante [...] mouillés jusqu'aux os [...]. Quelle nuit ! Il faut que l'amour de la patrie et du devoir soit bien grand pour ne pas désertier dans de pareils moments. »⁹⁵ Le refus de cet officier franc-tireur de céder au découragement lui permet de mener tant bien que mal les combats diffus des premières semaines de janvier 1871 jusqu'à ce que l'éventualité d'un armistice vienne troubler les combattants et les pousser à lever le pied. Ce contexte expliquerait pourquoi de nouveaux corps francs ont pu être sanctionnés (voir la « Phalange algérienne »). Les « débris » des francs-tireurs de Condé-Smendou ont peut-être été de ceux-là...

Quoi qu'il en soit, un dernier combat vient allonger à la mi-janvier la longue liste des affrontements au cours desquels le franc-tireur constantinois Ferhat-Ben-Saad a été blessé : « Profitant d'un épais brouillard qui cachait ses mouvements à l'ennemi, il [du Temple] se glissa, le 14, jusqu'à la Loire, et forma autour des Allemands un arc de cercle s'appuyant au fleuve par ses deux extrémités, celle d'aval près du château de Rivoire, celle d'amont à la station d'Ousson. Malheureusement, son effectif n'était pas suffisant pour garnir en force un aussi large espace, en sorte que l'ennemi put, par un vigoureux effort, le percer sur la route de Gien [au château de Beauvoir, en sortie de Briare] et se rouvrir une retraite jusqu'à Ouzouer-sur-Loire. »⁹⁶ Vu de Bordeaux, le contexte restait donc globalement favorable dans ce secteur dépendant de Nevers. Le 16 janvier 1871, le correspondant à Bordeaux du *Journal de Toulouse* commente la situation locale : « Sur la Loire, il ne faut pas croire que nous n'ayons personne. Le général Lepointe [*sic*] s'y trouve et a coupé la route aux Allemands. Ceux-ci, débusqués de Gien, rejetés sur Orléans, sont désormais dans l'impossibilité de prendre la route de Nevers-Chagny, Châlons ; et si Werder attend des renforts, ce ne peut être que de la Champagne ou d'Allemagne. Or, en Allemagne, il n'y a plus rien, du moins pas de

⁹⁵ Lettre du commandant Robin publiée par *Le Courrier de la Vienne et des Deux-Sèvres*, 5 janvier 1871, *op.cit.*

⁹⁶ Lieutenant-colonel Rousset, *op. cit.* ; voir également *Le Courrier de la Vienne* du 5 janvier 1871, *op.cit.*

troupes formées qu'on puisse envoyer au feu ; et en Champagne, si on dégarnit les garnisons, il faudra les remplacer en prenant sur l'armée de siège de Paris : alternatives également périlleuses. C'est pourquoi la résistance de Chanzy, fût-il encore obligé de reculer, suffit à dégager Bourbaki. »⁹⁷

La nouvelle survient de la signature d'un armistice. Du Temple adresse aussitôt un ordre du jour vigoureux « aux habitants et aux soldats de la Nièvre : je ne sais quelles conditions l'ennemi semble imposer à notre pays ; mais si la Chambre qui représente notre pays ne peut choisir qu'entre une paix déshonorante et la continuation de la guerre, elle subira avec courage cette dernière nécessité. Le département de la Nièvre a pu être préservé à ce jour. J'ai reçu l'ordre de le défendre, et je le défendrai. Mais il me faut le concours de toutes les populations que nous avons sauvées de la ruine. Habitants de la Puisaye, habitants du Morvan, debout ! partout ! Réunissez-vous, groupez-vous, rassemblez des pioches et si, à midi, le 24, les hostilités recommencent, coupez tous les chemins en avant de mon armée. Placez les herses dans tous les passages, multipliez les obstacles, dites-vous bien que c'est la ruine complète qui marche vers vous et que tous les sacrifices doivent être faits [...] »⁹⁸.

Élu représentant de la Nièvre le 8 février, du Temple sera l'un des 546 députés qui voteront le 1^{er} mars les préliminaires de la paix, avec 7 autres généraux – dont Le Flô, Ducrot, Martin de Pallières, d'Aurelle de Paladines – et six amiraux. Cent soixante-dix députés refuseront « de souscrire au démembrement de la France », dont quatre généraux, parmi lesquels Chanzy et Billot⁹⁹.

⁹⁷ *Le Journal de Toulouse*, 20 janvier 1871, *op.cit.*

⁹⁸ *Le Rappel*, 1^{er} mars 1871, *op.cit.*

⁹⁹ *Ibid.*, 5 mars 1871.

Annexe

À noter que le franc-tieur Ferhat-Ben-Saad figure sur une liste d'ayants droit à « une pension ou une gratification renouvelable » : né en 1850 à Constantine, victime d'une plaie au genou et au bras droit infligée par un coup de feu à Briare le 14 janvier 1871, « ankylose, atrophie de l'avant-bras »¹⁰⁰. Il s'agit vraisemblablement d'un membre de la grande tribu des Rir'a, de la lignée de l'une de ces familles de « grande tente » dont l'enrôlement avait été un temps recherché, en particulier par les comités de défense de Bône et de Constantine (voir « Marcher en France »).

Selon Laurent-Charles Féraud, grand interprète de l'armée d'Afrique, référent historique du Constantinis, le territoire des Rir'a est l'un des « pays de plaine », composantes de la grande plaine de Sétif, « où les deux éléments arabe et berbère se sont intimement mélangés. » Il indique que cette tribu comprend deux « portions », celle du Nord (les Dahra) et celle du Sud (les Guebala). « Le gouvernement turc avait donné simultanément l'investiture à des représentants de l'une et de l'autre branche ; mais la querelle était trop envenimée entre les deux partis pour que cette concession pût mettre fin à la guerre. Les uns et les autres étaient à tour de rôle au pouvoir, en prison ou en fuite. » Au moment de l'arrivée des Français, leur chef commun, Saâd el Moubarek, s'était séparé du bey de Constantine et avait fait allégeance au dey d'Alger. « Jaloux de faire rentrer les Rir'a sous son autorité immédiate, le bey de Constantine engagea alors le cheïkh Saâd, neveu du cheïkh Moubarek, à tuer ce dernier, lui promettant de l'investir à sa place [...]. Les deux branches sont aujourd'hui rangées sous deux commandements distincts, mais ont toujours été mêlées aux mêmes événements [...]. Lors de la prise de Constantine, Ahmed-Cheïkh-ben-Cheïkh-Saâd offrit ses services aux Français, qui le nommèrent cheïkh des Rir'a ; mais, peu de temps après, il embrassa le parti d'Abd-el-Kader. Le général Négrier nomma à sa place Msaoud, qui profita de sa position pour attirer notre attention sur les Oulad-Cheïkh-Saâd. Le colonel Levasseur, aidé de Msaoud, les razzia. Mohammad-Saâr-ben-Cheïkh-Saâd, le plus jeune d'entre eux, vint alors faire des offres de soumissions ; elles furent acceptées, et le général Galbois l'investit conjointement avec le cheïkh Msaoud, et, à dater de ce jour, le commandement des Rir'a fut définitivement divisé en deux : les Dahra, sont

¹⁰⁰ Jean-Charles Chenu, Rapport au conseil de la Société française de secours aux blessés des armées de terre et de mer sur le service médico-chirurgical des ambulances et des hôpitaux pendant la guerre de 1870-1871, tome 1, Dumaine Paris, 1874, gallica.bnf.fr

aujourd'hui [1870-1871] entre les mains de la famille de Ben-Cheïkh-Saâd, et les Guebala dépendent de El-Aroussi-ben-Cheïkh-Msaoud. »¹⁰¹

¹⁰¹ Louis-Charles Féraud, in *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine 1871-1872*, L. Arnollet, Constantine, 1872, gallica.bnf.fr

CHAPITRE 16

LES FRANCS-TIREURS DE BLIDA

« Comme on semble vouloir défier MM. les Volontaires de l'Ouest, il est bon que le public sache que ce combat [la bataille de Loigny] acharné a eu pour acteurs, autres que les zouaves pontificaux, les francs-tireurs de Tours et ceux de Blidah ; qu'il y a eu des morts et des blessés dans ces deux détachements, que ces derniers, pas mêmes nos officiers Brun et Taver (celui-ci estropié pour toute sa vie), n'ont reçu aucune récompense. »¹⁰²

Un décret du 23 novembre 1870 crée un corps de francs-tireurs de Blida, pourtant déjà embarqués pour France le 14 novembre 1870, appareillage d'Alger le lendemain : « Il sera formé dans la commune de Blidah (Algérie) un corps de francs-tireurs dit Compagnie des Francs-tireurs de Blidah dont l'effectif est de 40 hommes placés sous le commandement de M. Brun, lieutenant et de M. Taver (Nicolas) sous-lieutenant. »¹⁰³ Dans un complément apporté à la seconde édition de son ouvrage sur Boufarik, le colonel Trumelet indique que « la ville de Bou-Farik a fourni à la Défense nationale 12 de ses habitants, qui ont assisté et pris part au combat de Patay (Loiret) »¹⁰⁴.

L'origine de l'unité remonte à la milice de Blida qui l'avait créée en 1868. Elle est composée en 1870 d'une fraction de ces miliciens d'origine, complétée par des volontaires. Le préfet d'Alger avait « trouvé leur organisation incomplète et refusé de les autoriser à faire campagne ». Indignés, ils avaient répondu par l'intermédiaire du journal *Le Tell* du 8 octobre : « Notre compagnie existe de par la souveraineté nationale et le suffrage universel, et les intrigues de bureaux, pas plus que les décrets d'un fonctionnaire que l'on trompe,

¹⁰² Courrier du franc-tireur Philippot au journal *L'Avenir National*, à Marseille le 14 novembre 1871, d'après Jules Claretie, *Histoire de la révolution de 1870-1871* ; bureaux du journal *L'Éclipse*, Paris, 1872.

¹⁰³ SHD, carton Lx105, dossier 18.

¹⁰⁴ Colonel C. Trumelet, *Une page de l'histoire de la colonisation algérienne, Bou-Farik*, Adolphe Jourdan, Alger, 1887.

ne pourraient la détruire. »¹⁰⁵ Le général Lallemand, commandant en chef en Algérie, les aurait pourtant encouragés début novembre. Les « francs-tireurs de Blida (Brun) » sont attestés comme unité du 16^e corps à la fin de la campagne de la Loire¹⁰⁶.

Deux rapports du lieutenant Brun retracent l'ensemble de leur campagne, qui se complètent sur quelques points. Le premier a été rédigé à Poitiers, à chaud, à la demande du général Chanzy¹⁰⁷. Le second, large reprise du précédent, est le rapport final demandé ultérieurement par le ministre de la Guerre à tous les commandants de corps francs¹⁰⁸. Il en ressort que, le 17 novembre, le préfet des Bouches-du-Rhône leur a délivré une feuille de route pour Orléans et l'armée de la Loire du général d'Aurelle de Paladines¹⁰⁹. Le « bureau du casernement et du logement militaire » les a pris en charge à Lyon le 19 en même temps que les francs-tireurs de Guelma¹¹⁰. Ces derniers prennent la direction d'Autun et de l'armée des Vosges ; les Blidéens se présentent à Orléans « le 23 novembre, 40 hommes et deux officiers »¹¹¹, où ils précèdent de quelques jours seulement les compagnies de Relizane et de Condé-Smendou. À cette époque, les francs-tireurs de la 2^e compagnie de Constantine connaissent leurs premières escarmouches dans le secteur de Péronville, à une petite trentaine de kilomètres au nord de Beaugency.

¹⁰⁵ La Sicotière : Commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense Nationale, sous-commission sur l'Algérie, présidée par M. de La Sicotière, député de l'Orne ; Rapport parlementaire sur la situation en Algérie sous le régime du gouvernement de la Défense nationale, tome 7 du rapport général et tome 26 des Annales de l'Assemblée nationale, séance du 13 novembre 1872 ; archives de l'Assemblée nationale.

¹⁰⁶ Pierre Lehautcourt (alias du général Palat), *Campagnes de l'Est*, Berger-Levrault, Paris, 1896.

¹⁰⁷ Lieutenant Brun : Rapport sur les diverses positions occupées depuis les commencements de la campagne par les Francs-Tireurs de Blidah, SHD, carton Lx105, dossier 18.

¹⁰⁸ Rapport du lieutenant commandant la compagnie des francs-tireurs de Blida (Algérie) sur les opérations de la campagne de 1870-1871 contre la Prusse, 18 octobre 1871, SHD, carton Lm36, dossier 22.

¹⁰⁹ Lieutenant Brun, *op.cit.*

¹¹⁰ État des corps francs, mobiles et mobilisés qui sont payés et ont été logés à Lyon pendant la guerre, 12 octobre 1871, SHD, carton Lm39, dossier 79-5.

¹¹¹ J.-B. Dumas, *La guerre sur les communications allemandes en 1870. Première campagne de l'Est, campagne de Bourgogne*, Berger-Levrault et C^{ie}, Paris et Nancy, 1891, gallica.bnf.fr

Après sa victoire à Coulmiers le 9 novembre, l'armée de la Loire a ordre du ministre de la Guerre de poursuivre son avantage et de marcher sur Paris, par Montargis et Fontainebleau (voir les « francs-tireurs de Relizane »). La levée du blocus de la capitale est urgente d'autant plus que « Paris a faim et nous réclame »¹¹². L'opinion républicaine voit dans cette victoire l'apport de la puissance rédemptrice de la levée en masse. Les courants libéraux et conservateurs saluent une rare victoire, réconfortante, digne de l'armée française.

En vue de la poursuite des opérations, le général en chef reçoit de nombreux renforts dans le camp retranché qu'il organise devant Orléans. Son effectif double. « Dès le 13 novembre, le général d'Aurelle était informé par le délégué à la Guerre qu'un nouveau corps, le 17^e, était en formation entre Mer et Blois, sous les ordres du général Durrieu, rappelé d'Algérie, où il était sous-gouverneur. Le 15 novembre, une seconde dépêche prévenait le général que le 17^e corps, muni de son artillerie, passait sous son commandement, et qu'il était établi entre Meung et Marchenoir [...]. »¹¹³ Parallèlement, le 16^e corps du général Chanzy se renforçait : « La 3^e division du 16^e corps se constituait au moyen de troupes amenées de Gien par le général Maurandy qui en prenait le commandement, et de celles que le ministre de la Guerre venait d'envoyer de Bourges et de Tours. »¹¹⁴ Les francs-tireurs de Blida semblent avoir été affectés à cette division en tant qu'éclaireurs, à peu près en même temps que ceux de Condé-Smendou l'étaient à la colonne Camô.

1 À la 1^{re} armée de la Loire

Les Blidéens perçoivent à Orléans leur premier armement, des fusils Remington dépourvus de baïonnettes : « Ces carabines ne pouvaient en recevoir et elles furent, dès l'ouverture des caisses, l'objet du mépris des militaires pour qui un fusil sans baïonnette était un soldat sans coiffure, même si ce fusil était une carabine de

¹¹² Lettre de Freycinet à d'Aurelle de Paladines, Tours, le 19 novembre 1870, in D'Aurelle de Paladines, *La première armée de la Loire*, Henri Plon, Paris, 1872.

¹¹³ Amédée Le Faure, *Histoire de la guerre franco-allemande, 1870-1871*, Garnier frères, Paris, 1886.

¹¹⁴ Général Chanzy, *Campagne de 1870-1871, la deuxième armée de la Loire*, Henri Plon, Paris, 1871.

cavalerie. Pour remonter le moral des hommes, on dut faire souder sur les canons des tenons destinés à accueillir l'énorme yatagan du fusil d'infanterie. Enfin, le gouvernement de la défense nationale passa commande [...] de sabres-baïonnettes qui arriva à bord du "Concordia" au mois de novembre 1870. Ces sabres-baïonnettes Remington n'étant pas accompagnés de leurs fusils, et chaque modèle de fusil recevant pratiquement un type différent de baïonnette, on frémit rétrospectivement devant la tâche de ceux qui eurent à les trier tout d'abord pour les distribuer ensuite [...]. »¹¹⁵ Fin novembre les francs-tireurs équipés de "Remington égyptiens", dont l'armée de la Loire est largement dotée, sont toujours dépourvus de ces indispensables baïonnettes. Ce manque était quasi général, mais les Guelmois en étaient pourvus¹¹⁶.

Les Blidéens partagent la mission de base confiée aux francs-tireurs du 16^e corps, la reconnaissance. Ceux des francs-tireurs qui ne sont pas positionnés dans la forêt de Marchenoir à l'ouest d'Orléans, battent la campagne plein nord face à Chartres sur une ligne Patay-Châteaudun, en liaison avec la 3^e division du 17^e corps qui les jouxte côté Châteaudun, position en flèche fort périlleuse. C'est le cas des francs-tireurs de la 2^e compagnie de Constantine postés à l'ouest vers Châteaudun. C'est aussi celui des francs-tireurs de Blida qui rejoignent la ligne d'avant-postes de la Conie, mais à l'extrême opposé des Constantinnois, c'est-à-dire à l'est, côté Patay.

1.1 Relance de l'offensive après la victoire de Coulmiers et la reprise d'Orléans

C'est dans ce cadre d'emploi propre aux francs-tireurs que le corps franc de Blida aurait logiquement dû recevoir le baptême du feu. Il n'en est rien. « Le 26 [novembre], à la nouvelle que le grand-duc de Mecklembourg marchait en forces sur Bonneval et Châteaudun, le 17^e crut devoir quitter ses positions en avant de cette dernière ville et sur la Conie, pour se replier précipitamment, et la nuit, sur la forêt de Marchenoir [de fait, il en avait reçu l'ordre de Tours, voir les « francs-tireurs de Condé-Smendou »]. Les Allemands s'avancant sur trois colonnes, par les deux rives de la Conie et par la route de Châteaudun, forcèrent le général Digard à se replier ; tous leurs efforts se portèrent

¹¹⁵ Pierre Lorain, *Les armes américaines de la Défense Nationale, 1870-1871*, Éditions Lorain-Boudriot, 1970.

¹¹⁶ Lieutenant Brun, *op.cit.*

dès lors sur les postes qui occupaient la Conie. Le lieutenant-colonel Lipowski, qui les commandait, rallia rapidement les détachements qu'il avait à Villier [-Saint-Orien], à Nottonville, à Pontaut et à Bazoches [-en-Dunois], et essaya de tenir à Varize pour protéger cette concentration. Obligé à la retraite, il l'effectua en bon ordre, le long de la Conie » [voir les « francs-tireurs de Constantine de l'armée de la Loire »].¹¹⁷

Après la désorganisation due à la précipitation de l'évacuation de Châteaudun, de Sonis reprend ses hommes en mains à Écoman, au nord de la forêt de Marchenoir. Relativement isolé, il manque de moyens d'éclairage, ce qu'Aurette de Paladines prend en compte dans ses ordres à Chanzy du 27 : « Le général de Sonis va s'établir derrière la forêt de Marchenoir. Son corps est peu nombreux, la forêt est étendue, et des francs-tireurs lui seraient très utiles pour l'aider à se garder. Envoyez-lui ce que vous pourrez. »¹¹⁸ Le contexte de ces dispositions s'inscrit dans une manœuvre d'ensemble lourde de conséquences : il s'agit de faire sortir de Paris le général Ducrot pour en rompre l'encerclement, de faire avancer à sa rencontre l'armée de la Loire jusqu'à Fontainebleau (voir les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire » et les « francs-tireurs de Relizane »). Pour ce faire, il faut affronter frontalement l'armée du prince Frédéric-Charles, « se porter sur Pithiviers en refoulant ou en perçant les forces allemandes interposées, rejoindre à Fontainebleau l'armée de Paris, qui bien loin d'avoir atteint Épinay-sur-Orge ainsi qu'une erreur de mots le faisait croire à Tours, luttait alors péniblement sur le terrain de Champigny : c'était là l'événement chimérique auquel les 15^e, 16^e et 17^e corps d'armée allaient s'employer »¹¹⁹. La bataille devient inéluctable au sud-est de Chartres, vers Pithiviers. Excentré par rapport à l'armée de la Loire, de Sonis remplit la mission particulière de couvrir Tours, car le grand-duc de Mecklembourg renforçait ses lignes du Loir et accentuait sa pression sur Le Mans (voir les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire »).

« Le 30 novembre, on apprenait à Tours que le grand-duc était en contremarche et qu'il revenait vers Frédéric-Charles ; on adressait sans retard au général de Sonis l'ordre de s'avancer lui-même vers

¹¹⁷ Chanzy, *op.cit.*

¹¹⁸ Ordre du général d'Aurette au général Chanzy, *St Jean de la Ruelle, 27 novembre 1870, 2 heures du matin*, d'après Chanzy, *op.cit.*

¹¹⁹ Roë Art, *La charge de Loigny* ; *Revue des Deux Mondes*, LXIV^e livre, quatrième période, tome cent vingt-sixième, décembre 1894, gallica.bnf.fr.

l'est, jusqu'à Coulmiers. »¹²⁰ Le 17^e corps quitte Marchenoir pour Coulmiers afin de contrer l'aile droite de l'armée allemande présente à Bonneval et Châteaudun (voir les « francs-tireurs de Constantine de l'armée de la Loire ») et susceptible de s'attaquer au flanc gauche des Français en remontant la vallée de la Conie vers Patay (voir les « francs-tireurs de Condé-Smendou »). Selon Chanzy, « l'heure de l'effort était en effet venue pour l'armée de la Loire. Déjà les 18^e et 20^e corps, opérant sous Beaune-la-Rolande, à l'est de la forêt d'Orléans, avaient attaqué Frédéric-Charles, maître et gardien de la route de Paris, et tenté de l'attirer sur eux, hors de son poste stratégique [voir les « francs-tireurs de Relizane »]. Le théâtre du conflit changeait maintenant ; l'œuvre des journées prochaines incombait aux forces situées de l'autre côté de la forêt [de Marchenoir]. Là, les 15^e et 16^e corps n'avaient que peu de chemin à faire pour se réunir, tandis que le 17^e, en vedette à l'extrême gauche, devait serrer sur l'aile droite par un mouvement étendu »¹²¹.

Ce 30 novembre, le gros du 17^e corps quitte Ecoman et Marchenoir pour Ouzouer-le-Marché, Charsonville et Coulmiers. Le général de Sonis n'a obtenu que deux jours de repos pour ses hommes après l'abandon précipité de Châteaudun. Il est accompagné par les Volontaires de l'Ouest du colonel de Charrette – anciens zouaves pontificaux pour la plupart – et un bataillon des Côtes-du-Nord, unités également en charge de la protection des batteries de réserve du corps. Le renfort annoncé par Chanzy à de Sonis comprend également les francs-tireurs de Blida, venus de Patay : « Le 27 novembre, on nous donna l'ordre de nous rendre à l'état-major du 17^e corps à Marchenoir en passant par Meung et Beaugency. Par suite des mouvements de l'armée et malgré des marches forcées, nous ne pûmes rejoindre que le 1^{er} décembre, au village de Coulmiers, le général de Sonis qui commandait ce corps. À mon arrivée dans ce village, je me mis immédiatement à la disposition de cet officier qui nous ordonna d'accompagner la réserve d'artillerie ; nous partîmes le soir même [voir les « francs-tireurs de Constantine de l'armée de la Loire »]. »¹²² Ils vont tenir le second emploi du franc-tireur, l'escorte de l'artilleur.

À la sortie d'Ouzouer-le-Marché, la colonne passe à une marche en ordre de bataille en raison de mouvements suspects à

¹²⁰ Amédée Delorme (alias de Benjamin Mahon), *Journal d'un sous-officier, 1870*, Hachette, Paris, 1901, gallica.bnf.fr.

¹²¹ Général Chanzy, *op.cit.*

¹²² Lieutenant Brun, *op.cit.*

l'horizon de la plaine : « Pur gaspillage d'émotion ce jour-là. Ou les ombres lointaines n'étaient réellement que des buissons creux, ou bien elles avaient reculé, fui, à notre approche. Le canon avait cessé de gronder. Nous avons eu devant nous, probablement, quelques détachements des troupes qui venaient d'écraser les francs-tireurs girondins dans le parc de Varize. Ils avaient par contre trouvé un habile adversaire dans le colonel Lipowski, et ils avaient jugé prudent de se replier à la vue du déploiement de tout un corps d'armée. »¹²³ Certes, depuis que Châteaudun a été évacué, « l'ennemi est maître du cours du Loir et Vendôme est découvert. Mais nos forces, actuellement en arc de cercle, dans d'excellentes positions en avant d'Orléans, ne tarderont pas à prendre l'offensive »¹²⁴.

De Sonis prend part désormais à la relance de l'offensive française sur Pithiviers et Montargis après le coup d'arrêt de Beaune-la-Rolande imposé à l'aile droite de l'armée de la Loire. Cette fois, c'est son aile gauche, à l'autre bout de l'arc de cercle formé par le front, qui fera l'effort, le centre en restant tenu par le 15^e corps. Gambetta compte sur la rupture du blocus de Paris par « l'armée extérieure » du général Ducrot, l'autre partie de l'armée étant maintenue sur place pour défendre la capitale. Le 17^e corps doit détourner l'attention de l'ennemi sur le resserrement du dispositif de l'armée de la Loire en avant et dans la forêt d'Orléans (voir les « francs-tireurs de Relizane ») ; les 18^e et 20^e corps couvrent la route Orléans-Montargis en se rapprochant du 15^e corps, lequel couvre celle d'Orléans à Pithiviers ; le 16^e, garde les routes d'Orléans à Châteaudun et Chartres, appuyé par le 17^e corps.

La direction des opérations relève du général d'Aurelle, qui pourtant n'a autorité ni sur les 18^e et 20^e corps, engagés à Beaune-la-Rolande, ni sur le 17^e, tous restés aux ordres de Tours... Le commandant de l'armée de la Loire n'exerce un commandement plein et entier que sur les seuls 15^e corps du général des Pallières et 16^e corps du général Chanzy. Gambetta n'unifiera son commandement que le 2 décembre 1870, par une dépêche au général d'Aurelle : « Il demeure entendu qu'à partir de ce jour, et par suite des opérations en cours, vous donnerez directement vos instructions stratégiques aux 15^e, 16^e, 17^e, 18^e et 20^e corps. J'avais dirigé jusqu'à hier les 18^e et 20^e, et par

¹²³ Amédée Delorme, *op.cit.*

¹²⁴ Docteur Challan de Belval, *Carnet de campagne d'un aide-major, 15 juillet 1870 au 1^{er} mars 1871*, Plon-Nourrit et C^{ie}, Paris, 1902. gallica.bnf.fr.

moments le 17^e. Je vous laisse ce soin désormais [...]. »¹²⁵ Avant cette date, l'organisation, le positionnement, « les instructions stratégiques » des 18 et 20^e corps, porteurs de la première offensive, relevaient directement de Tours, sans véritable coordination de fond avec d'Aurelle. Mais cette unification du commandement intervient bien tardivement : « À ce moment, le mal était irréparable ; la concentration de nos troupes n'était plus possible »¹²⁶ et deux corps d'armée, bloqués à Beaune-la-Rolande, sont exclus du glissement-renforcement de l'armée de la Loire sur sa gauche.

1.2 Montée au front des francs-tireurs de Blida

Ce 30 novembre, les francs-tireurs de Constantine sont sur la Conie, alors qu'à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau, au sud dans l'immense plaine de l'ouest orléanais, le 17^e corps poursuit sa marche vers Coulmiers : « Les clairons sonnèrent la halte. La canonnade était devenue plus retentissante et plus claire. Elle venait du nord-ouest, tandis que nous devons nous porter à l'est. Mais il fallait avant tout marcher au canon. Un double cordon de cavaliers et de fantassins se déploya aussitôt pour reconnaître la campagne. L'artillerie s'achemina vers le point culminant de la route de Charsonville, et l'infanterie se rangea en bataille au milieu des champs. Le canon tonnait toujours, et quelques masses sombres, encore indistinctes, apparaissaient au loin [...]. » Les partis ennemis, sans doute les vainqueurs de Varize, disparaissent « après avoir découvert tout un corps d'armée. Une batterie avait pris position avec un bataillon de soutien, pour garder à tout événement nos derrières. Puis le 17^e corps repartit en colonne vers l'est. Au bout d'une heure, nous trouvâmes la route gardée par le premier poste du 16^e corps, que le général Chanzy avait porté en avant la veille. Il nous laissait les emplacements qu'il avait occupés depuis sa victoire [Coulmiers]. Dès lors, nous cheminâmes sur le champ de bataille, reconnaissable aux travaux de défense improvisés à droite et à gauche, au ravage causé dans les arbres par l'ouragan de l'artillerie et de la fusillade, et, comme aux portes de Châteaudun, à des carcasses de chevaux dont se repaissaient des nuées de corbeaux »¹²⁷.

¹²⁵ Général Martin des Pallières, *Orléans (campagne de 1870-1871)*, Plon, Paris, 1872, gallica.bnf.fr.

¹²⁶ Maurice Bois, *Sur la Loire, batailles et combats*, E. Dentu, Paris, 1888.

¹²⁷ Amédée Delorme, *op.cit.*

Le 17^e corps prend position à proximité de Coulmiers, entre le hameau de la Renardière et Huiseau-sur-Mauves, à l'orée du bois de Montpipeau, quartier général à Coulmiers même, avec l'artillerie « toujours entourée de la légion bretonne » [celle des zouaves pontificaux du colonel de Charrette, à ne pas confondre avec celle du colonel Domalain qui intègra les francs-tireurs de Relizane]¹²⁸. C'est précisément à cet endroit que les francs-tireurs de Blida rejoignent de Sonis. Les cinq corps de l'armée de la Loire, 165 000 hommes et 420 pièces d'artillerie, se sont resserrés à gauche et tiennent dès lors un front un peu plus réduit, environ 80 kilomètres : grand quartier général à Saint-Jean-de-la-Ruelle (Orléans) ; 17^e corps à Coulmiers, à la gauche de l'armée de la Loire ; 16^e corps à Saint-Péravy ; 15^e corps, à droite du 16^e : Chevilly (3^e division), Arthenay (2^e division), Chilleurs-aux-Bois (quartier général, 1^{re} division et cavalerie) ; 20^e corps à Chambon : Nibelle (1^{re} division), Nesploy (2^e et 3^e divisions) ; 18^e corps à Bellegarde, loin à la droite de l'armée. Les forces allemandes sont concentrées suivant une ligne plus courte, Orgères, Toury, Pithiviers, soit sur une petite soixantaine de kilomètres. « La dispersion des corps d'armée français était vicieuse [...] en disséminant nos forces qui se trouvaient ainsi exposées à être battues successivement par fractions isolées. » Cette situation défavorable avait inquiété Glais-Bizoin et Crémieux, qui s'étaient rendus le 28 novembre à Orléans pour s'en entretenir avec le général en chef¹²⁹. Par ailleurs, le chef du gouvernement, Trochu, avait assuré par dépêche du 26 qu'au cas où la sortie du général Ducrot réussirait, il serait en mesure le 29 de « marcher sur la Loire probablement en direction de Gien », et qu'au cas où « votre armée serait décidément tournée vers la gauche [ce qui était le cas] », il lui faudrait alors « passer la Loire, se retirer sur Bourges par Lamotte-Beuvron et Vierzon. Malheureusement, cette dépêche envoyée de Paris le 26 dans un ballon alla tomber en Norvège »¹³⁰.

Dans ce contexte préparatoire d'une offensive dont il assure a priori l'essentiel, Chanzy a déplacé le centre de gravité de son corps et avancé plus au nord son quartier général, à Patay. Ce qui implique pour de Sonis une marche soutenue depuis Coulmiers pour le rejoindre avant le déclenchement de la bataille. Un lieutenant livre un récit très vivant de ce parcours d'une quinzaine de kilomètres, dans lequel il

¹²⁸ *Ibid.*

¹²⁹ Maurice Bois, *op.cit.*

¹³⁰ *Ibid.*

laisse dériver son esprit, comme s'il voulait positiver des difficultés bien réelles de cette marche forcée (voir les « francs-tireurs de Constantine de l'armée de la Loire »).

« L'artillerie et les convois tenaient la chaussée, l'infanterie escortant à travers champs. De forts pelotons de cavaliers éclairaient notre marche. Ils formaient sur nos flancs comme un chapelet : suivant les accidents du terrain, ce long cordon humain s'étirait plus ou moins, espaçant ou rapprochant tour à tour, sur la ligne brumeuse de l'horizon, les silhouettes qui souvent se dressaient sur les étriers, la tête en éveil bien dégagée de l'immense manteau étendu du col de l'homme jusqu'à la croupe du cheval. Un instant, ce rideau de vedettes s'élargit démesurément, s'éloigna presque à perte de vue. Il se resserra ensuite au petit trot, ayant fait reculer et s'évanouir quelques ombres rapides qui avaient été entrevues à trois kilomètres. Tout cela donnait de la solennité et du piquant à notre marche, d'ailleurs bien ordonnée et bien exécutée. Il eût été seulement désirable de découvrir à cette scène un décor plus riant, sous une température plus clémente. Comme toujours, la brume ternissait le paysage et le froid sévissait avec rigueur. Une bise glaciale cinglait le visage, pinçait les oreilles : les mains se crispaient sur l'acier des armes. Quelques hommes roulèrent leur mouchoir autour de la tête, les bouts noués au-dessus de la visière du képi ; d'autres, hardiment, en rabattirent la doublure de cuir sur le front et les oreilles. Tous, nous enfouissions une main dans une poche et l'autre sous le plastron de la capote, en marchant l'arme au bras. Armée de manchots, semblait-il au premier abord ; mais l'allure était bonne, vive et décidée. Il n'y avait pour nous stimuler ni roulements de tambours, ni sonneries de clairons ; mais le canon nous marquait le pas, nous guidait, nous attirait. Voilà le meilleur métronome du soldat. Au surplus, le nom de Coulmiers, seul nom de victoire qui eût depuis longtemps retenti, enflammait un peu notre imagination. Coulmiers était, non le terme, mais l'orientation de notre étape. Bon augure. Le pas, sur les sillons figés, était ferme et relevé. Il ne venait même pas à l'idée que nous puissions nous lasser d'avancer sur un sol pourtant si peu propice [...]. Le bruit d'une cavalcade résonna sur la terre gelée. L'état-major s'avançait derrière nous. Tous les officiers étaient enveloppés d'épaisses pelisses, aux fourrures sombres, d'où les têtes émergeaient à peine. Les képis eux-mêmes ne permettaient guère de distinguer les grades, car les promotions avaient été trop rapides pour laisser aux généraux le loisir de troquer leurs anciens galons contre les lourdes broderies d'or [...]. Rapidement, ils nous atteignent, et nous

dépassent. Nos regards suivent de loin l'escorte, papillotement de grosses taches blanches et rouges. Manteaux des chasseurs, manteaux des spahis. Le goupil fuit. À la suite des képis galonnés et luisants, il s'engouffre dans la rue d'un village, et, jusqu'au dernier cavalier, disparaît. Telle fut l'unique et courte vision de notre chef suprême. »¹³¹

Le général de Sonis « avait placé ses batteries de réserve sous la garde d'une légion bretonne et vendéenne, composée des mobiles des Côtes-du-Nord et des volontaires de l'Ouest. Ces volontaires étaient au moins aussi curieux [...] que les mitrailleuses, comme tout ce dont on a entendu beaucoup parler sans l'avoir vu. Leur costume était en somme terne et disparate. Veste courte et pantalon bouffant, avec un képi à la française, le tout gris de fer soutaché de rouge. L'œil est tellement habitué à voir la chéchia ou le turban accompagner les culottes turques, qu'à première vue le bonnet militaire à visière choquait chez les zouaves de Charrette »¹³². Parvenus à Coulmiers dans la matinée du 1^{er} décembre, les francs-tireurs de Blida sont incorporés dans la réserve du 17^e corps, restée à disposition directe du général de Sonis. Leur montée proprement dite au front commence quelques heures plus tard. Au lieu de mener la mission classique d'éclairage aux abords de la forêt de Marchenoir, ils vont combattre en ligne, directement aux côtés du général de Sonis. À la différence des Constantinois présents sur le front de la Loire, le dieu de la guerre les conduit tout droit à une bataille frontale, qui marquera la France des années d'après-guerre, soucieuse de se remémorer les faits d'armes dont ses fils avaient été capables, entretenant ainsi la flamme d'une revanche inéluctable. À partir de cet instant, leur combat entre dans le riche corpus littéraire et historique consacré à la bataille de Loigny.

« Le 1^{er} décembre, appelé par le général Chanzy qui avait engagé la partie à Villepion, pressé d'un autre côté par d'Aurelle de Paladines, le commandant du 17^e corps se portait en avant, à la nuit tombante, avec sa deuxième division seulement. De cet instant date le commencement de l'épopée qui devait illustrer Sonis et sa légion. »¹³³ Une grande bataille se profile. « Dans l'après-midi du 1^{er} décembre 1870, la réserve du 17^e corps allait de Coulmiers à Saint-Péravy-la-Colombe [dix kilomètres plus au nord]. Elle comprenait, en infanterie : les deux bataillons des zouaves pontificaux ; un bataillon

¹³¹ Amédée Delorme, *op.cit.*

¹³² *Ibid.*

¹³³ *Ibid.*

de mobiles des Côtes-du-Nord, des francs-tireurs de Blidah et de Tours ; en artillerie, quatre batteries de 8, deux batteries à cheval, une de mitrailleuses. Le général de Sonis marchait avec elle, ayant choisi sa place parmi les meilleures de ses troupes ; de la sorte, il tenait à peu près le milieu entre sa deuxième et sa troisième division, l'une devant, l'autre derrière, à quelques heures de distance, tandis que la première, retardée d'un jour entier, échappait à son commandement. Mais, sachant, que de grands événements se préparaient, il menait d'une seule impulsion cette triple colonne vers le terme de Patay, jaloux de rejoindre là Dubois de Jancigny [deux régiments de marche déjà partis en renfort pour Patay] et de s'y voir en même temps rallié par Deflandre [à la tête de ses deux autres divisions parties derrière lui à l'aurore, et qui ne rejoindront la deuxième que vers midi]. »¹³⁴

Le passage de cette colonne visiblement très pressée attire l'attention du personnel d'une ambulance qui suit le même itinéraire pour se positionner au-delà de Patay, à Terminiers, sept kilomètres plus au nord-est, et à six au sud de Loigny, c'est-à-dire au plus près de la ligne de front qui se dessine sur le terrain : « Depuis ce matin il fait un froid de Sibérie, au moins dix degrés au-dessous de zéro [...]. Le lendemain 2 décembre, au petit jour, nous étions tous sur pied et réunis dans la grande cour de la ferme [cantonnement dans une grange de Gémigny ouverte à tous vents, sept kilomètres au nord-est de Coulmiers]. Comme il eût fallu nous débarbouiller avec des glaçons, personne n'eut la velléité d'être propre. D'ailleurs, il s'agissait bien de cela. Un grand événement se préparait. Adieu les petites préoccupations de la vie ordinaire ! Nous en avons vu bien d'autres à Gravelotte ; après pareil apprentissage nous étions prêts à tout. Sans retard, dans la demi-obscurité d'une aurore hibernale, et par un froid encore plus intense que la veille, nous reprenons notre marche vers le nord sur la route de Patay. Elle est interrompue à Saint Sigismond par le passage du dix-septième corps qui arrive sur la gauche. Un long cordon de troupes se détache sur l'horizon grisâtre. Les mobiles paraissent en somme assez bien équipés. On ne les entend pas se plaindre du froid. Il y a un certain entrain dans leur allure. Nous n'arrivons que vers dix heures à Saint-Péravy, où nous traversons le dix-septième corps qui y fait sa grande halte. Les soldats préparent leur soupe. D'après de nouveaux renseignements, le seizième corps est en

¹³⁴ Rœe Art, *op.cit.*

avant ; comme toujours, nous tombons au milieu des bagages et mes voitures sont obligées de prendre la file. »¹³⁵

Pour sa part, le lieutenant d'artillerie qui a décrit avec un certain talent la marche du 17^e corps jusqu'à Coulmiers, change brusquement de ton et devient emphatique en évoquant l'état d'esprit de son chef, de Sonis. « Infatigable et fougueux en apparence, las pourtant dans son cœur, oppressé par l'imminence des faits qui pendaient alors sur notre histoire, anxieux de ce champ de bataille où il ne s'agirait plus d'une lieue carrée ni des jachères de Beauce, mais de bien de toute la terre de France, il ne parlait qu'à son Dieu de tant de tristesses ; et, se confiant à lui en de doux colloques, il lui demandait la consommation totale du sacrifice et la prompte occasion d'une mort de soldat. » Revenant aux faits, il ajoute : « À Saint-Péravy-la-Colombe, le camp fut établi à la porte de la ville, dans un champ contigu à celui que la deuxième division occupait déjà. Le matin blanchissait à peine. Le cantonnement désert, mais qui montrait encore des traces de récente occupation, gisait silencieusement dans la nuit avec un aspect farouche et dépeuplé. Le régiment s'y répandit peu à peu, sans dépasser une place oblongue, triangulaire, qui n'était qu'un épanouissement de route à l'entrée du bourg ; des maisons basses enfermaient cet espace ; derrière, le clocher pointait hautement dans le ciel glacial. À l'est, au nord, partout déchaînée, la bataille ardente développait autour de Patay son cercle de feu et de sang. »¹³⁶

Selon un autre protagoniste, Saint-Péravy, six kilomètres au sud de Patay, est par contre très animé. « Dans le bourg, quelle cohue, quelle bagarre ! Ce ne sont que voitures d'ambulance, de provisions, de munitions. Tout cela se heurte sur la route. On ne peut passer ; on est éclaboussé à chaque instant par les chevaux, on glisse à tous les pas dans la boue. Je ne sais vraiment pas comment nous n'avons été écrasés [...]. La pluie continue à tomber d'une façon malfaisante. Aussi les hommes meurent facilement dans nos ambulances mal installées. Quant à moi, j'espère qu'ayant résisté jusqu'à ce jour à toutes les fatigues et à tous mes malaises ordinaires, je pourrai aller jusqu'au bout de la campagne. J'appelle à mon secours de nombreux petits verres de rhum [...]. Depuis 4 heures nous entendons le canon. Nous quitterons le camp demain matin de bonne heure. Par précaution,

¹³⁵ Auguste Le Dentu, *Mémoires*, d'après son descendant Charles Le Dentu, loirebeauce-encyclopedia.fr

¹³⁶ Rôe Art, *op.cit.*

on fait cuire la viande pour deux jours. Le 17^e corps est arrivé ici avec 80 pièces de canon. On parle d'une bataille qui pourrait durer plusieurs jours. Ça ne prend plus, je n'y crois pas. Pourtant on peut s'attendre à quelque chose : 30 000 Arabes viennent d'arriver pour nous servir de cavalerie. »¹³⁷

De Sonis fait halte avec sa réserve en fin de journée du 1^{er} décembre à Saint-Péravy, que Chanzy a quitté au matin pour Patay, au-devant des Bavares. Il y attend l'arrivée des deux divisions conduites par Deflandre, sa 1^{re} division, général Dubois de Jancigny, ayant déjà rejoint Patay. Survient la fausse nouvelle (voir les « francs-tireurs de Relizane ») : « Vers le milieu de la nuit nous apprîmes avec joie [...] la nouvelle d'une grande victoire de l'armée de Paris et la sortie de Paris du général Ducrot [...] : "Le général Ducrot, à la tête de son armée, marche vers nous. Marchons vers lui avec l'élan dont l'armée de Paris nous donne l'exemple. Nous pouvons sauver la France". »¹³⁸

« Dans la journée du 1^{er} décembre, l'armée du grand-duc de Mecklembourg, établie de Toury à Orgères [voir les « francs-tireurs de Constantine de l'armée de la Loire »], certain de sa jonction avec l'armée du prince Frédéric-Charles à Pithiviers, avait attaqué les positions françaises, et les Bavares, complètement battus par le 16^e corps [Chanzy], avaient été repoussés de Loigny ; toutefois, dans la soirée, nos reconnaissances signalèrent de profondes colonnes en mouvement sur tout le front de l'armée de la Loire : une grande bataille se préparait pour le lendemain. L'armée française, composée des 15^e et 16^e corps, se développait sur une vingtaine de kilomètres, ayant à sa droite Artenay, sa gauche à Nonneville. Rien que pour atteindre Patay, où, de Saint-Péravy, le général de Sonis avait pu parvenir sans trop de fatigue, les troupes du général Deflandre avaient à fournir déjà une petite étape. Elles ne rejoignirent donc que vers midi. Depuis longtemps le canon tonnait autour de Loigny. Le 16^e corps luttant avec acharnement, d'abord victorieux, bientôt maintenu, et, sur quelques points, repoussé par les forces supérieures de l'ennemi. Le général Chanzy, ayant mis en ligne jusqu'à son dernier bataillon, s'était vu réduit à faire un pressant appel à son collègue

¹³⁷ Émile Pouteau, *De Laval à Dantzig : souvenirs de la guerre de 1870-1871, par le sergent P***, du 2^e bataillon des mobiles de la Mayenne*, L. Beaumont, Laval, 1911, gallica.bnf.fr.

¹³⁸ Marcelin Courtill, *La garde mobile du Lot, campagne de 1870-1871*, Girma, Cahors, 1879, gallica.bnf.fr.

de Sonis. Celui-ci montait à cheval pour se diriger vers Villepion [trois kilomètres au sud-ouest de Loigny] avec sa 2^e division, quand le général Deflandre parvint avec la tête de colonne de la 3^e à hauteur de Patay. »¹³⁹

Or, la dépêche de Chanzy parvient avec retard à son destinataire par suite de problèmes techniques de télégraphie. Il faut donc rattraper le temps perdu. Les francs-tireurs de Blida, épuisés, sont fatalistes : « Il était neuf heures du soir quand on put se mettre en route ; on n'en pouvait plus, on obéit, on partit [...]. Après une nuit de marche, nous arrivions à Patay le 2 décembre au matin [...]. »¹⁴⁰ Cette marche de nuit précipitée a marqué les esprits : « Nous cheminions encore une fois dans la nuit, racontait plus tard le général de Sonis. Nous avions de douze à quinze degrés de froid. Nous avançons lentement, sur une route large et glacée [...] »¹⁴¹. Le 17^e corps « avait marché toute la nuit pour arriver à Patay et prendre part à la bataille qui allait se livrer. Le général de Sonis avait rejoint de sa personne [...]. Il déploya toute son énergie, toute son activité pour mettre de l'ordre dans ses divisions et ses brigades, qui arrivaient successivement et fatiguées par une marche de nuit pénible. Toutes les dispositions furent prises pour assurer aux troupes les vivres dont elles avaient grand besoin, et pour compléter leurs munitions [...] »¹⁴². Au cours de la nuit, le pied du marcheur s'était fait « leste : on chemine gaiement, l'âme enivrée car le bruit qui courait depuis la veille d'une victoire de l'armée de Paris venait d'être confirmé par un ordre du jour du général d'Aurelle. Les chemins sont bons, les villages bien bâtis, les maisons, entourées généralement de jardins, peuvent offrir de véritables positions défensives »¹⁴³.

La 5^e compagnie des francs-tireurs de Tours, capitaine Hildenbrand, fait, elle aussi, partie de la colonne. Elle est expérimentée et a déjà été citée par la presse dans une dépêche du 6 novembre, émise de Nogent-le-Rotrou, au début des opérations de l'armée dite de l'Ouest (voir les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire ») : « Les francs-tireurs de Tours, capitaine Hildenbrand, ont surpris le 3 novembre une reconnaissance de cavaliers prussiens à

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ Lieutenant Brun, *op.cit.*

¹⁴¹ Monseigneur Baunard, *Le général de Sonis*, Ch. Poussielgue, Paris, 1894.

¹⁴² Général Chanzy, *op.cit.*

¹⁴³ Laurent Bart-Loi, *Au service du Pape et de la France* ; Desclée, de Brouwer et Cie, Lille et Paris 1901.

Saumeray sur le Loir [13 kilomètres au nord-est de Brou, voir les « francs-tireurs d'Oran de l'armée de la Loire »]; ils ont tué deux cavaliers, blessé un troisième, qu'ils ont fait prisonnier ; ils ont tué aussi deux chevaux. »¹⁴⁴ Elle a quitté Saint-Pérvy un peu plus tôt, à 5 heures de l'après-midi et a atteint Patay trois heures plus tard : « Depuis quelque temps nous sommes incorporés à l'armée et n'opérons plus qu'en masse. C'est dommage : c'était si agréable, nos chasses à l'ours [au Prussien]. Nous agissons de concert avec l'armée de la Loire [17^e corps], et espérons bientôt rencontrer Trochu qu'on nous affirme être sorti de Paris. La République paraît bien marcher. Hier, l'ennemi a été battu sérieusement à quelques kilomètres d'ici. Le 16^e corps du général Chanzy a enlevé aux Bavares Villepion et Favrolles. Loigny même a été abandonné ce matin [1^{er} décembre] par l'ennemi, et, à l'heure où j'écris ces notes, ce village est occupé par nos troupes. À notre arrivée à Patay, nous cherchons à manger. Autant chercher dix mille livres de rente dans la hotte d'un chiffonnier. C'est un pêle-mêle, un tohu-bohu infernal dont vous ne sauriez vous rendre compte. »¹⁴⁵ Les Blidéens parviennent à Patay vers 6 heures et demie du matin.

2 La défaite de Loigny, 2 décembre 1870

Dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre, au nord de Patay, « l'armée française et l'armée prussienne bivouaquèrent à peu de distance l'une de l'autre. La nuit était froide, on apercevait les feux de l'armée ennemie, que les Prussiens ne prenaient pas la peine de dissimuler, contrairement à leurs habitudes [...]. Le thermomètre descendit tout à coup à 3 ou 4 degrés au-dessous de zéro. Aucun accident remarquable du terrain ne conditionnait le théâtre où ces troupes avaient à s'engager, ni ne permettait, en appuyant une défense, d'orienter une attaque. Sur toute l'étendue qu'on découvre depuis le moulin de Terminières, c'est à peine si le niveau du topographe saisisait dans les altitudes une variation de dix mètres... C'est à travers ces écueils tactiques que le 16^e corps devait naviguer »¹⁴⁶. Seuls quelques points

¹⁴⁴ *Journal de la Vienne*, 8 novembre 1870 ; *op.cit.*

¹⁴⁵ J. Michel, *Chasse au Prussien, notes au jour le jour d'un franc-tireur de l'Armée de la Loire*, E. Dentu, Paris, 1872.

¹⁴⁶ Général Chanzy, *op.cit.*

« émergent avec des formes déchirantes sur cette mer douce au regard »¹⁴⁷.

Selon les ordres du quartier général français pour la journée du 2, « le 15^e corps, commandé par le général Martin des Pallières, devait laisser une de ses divisions, immobile, dans les environs de Chilleurs-au-Bois et de Neuville, tandis que les deux autres tourneraient autour de celle-ci, en suivant la grande route d'Orléans à Paris par Artenay. Le 16^e corps, sous les ordres du général Chanzy, formerait l'aile marchante de la conversion ; il quitterait les positions conquises par lui la veille à Faverolles, à Villepion, à Terminiers, et se dirigerait au nord-est, ayant dans ses traces, et pour sa réserve, le 17^e corps »¹⁴⁸. De fait, à la gauche de l'armée de la Loire, le 16^e corps, affrontera seul le détachement d'armée du grand-duc de Mecklembourg, car à l'aile droite, les 18^e et 20^e corps, et le centre, la 1^e division du 15^e corps, sont trop éloignés pour intervenir.

2.1 Combat de Villepion

Seul le 17^e corps est en mesure de le faire : la division Du Bois de Jancigny a déjà pris position en avant de Patay ; Sonis avec sa réserve et Deflandre (commandant supérieur de sa propre division et de celle du général à titre auxiliaire de Roquebrune), le font au prix d'une marche forcée. Le lendemain 2 décembre, « le soleil est là et restera radieux toute la journée ; mais le froid est atroce ; ce jour-là, comme la veille, les bidons furent constamment gelés »¹⁴⁹. Il a gelé dans la nuit, le sol, durci, devient glissant. Déjà difficile, la progression de l'infanterie est ralentie par les convois de l'artillerie¹⁵⁰.

Déclenchée sur l'ensemble du front à neuf heures du matin, la confrontation générale tourne peu à peu en défaveur de l'armée française. Au milieu de l'après-midi sa situation devient « *très critique : au centre, nos troupes avaient fléchi, l'armée était séparée en deux [...]; la 1^e division du 16^e corps, repoussée de Loigny jusqu'au château de Villepion, luttait héroïquement, tandis qu'à l'extrême gauche, une forte colonne prussienne (infanterie et cavalerie) prononçait un mouvement très accentué ; la bataille était*

¹⁴⁷ Henri Bohineust, *Commentaires d'un conscrit. Chronique du 33^e mobiles (Sarthe)*, Le Mans, C. Blanchet, 1896, Médiathèque Louis-Aragon, Le Mans.

¹⁴⁸ Benjamin Mahon (alias Amédée Delorme), *op.cit.*

¹⁴⁹ Henri Bohineust, *op.cit.*

¹⁵⁰ Amédée Delorme, Deflandre et Sonis, *op.cit.*

perdue. »¹⁵¹ La situation s'aggrave, l'ensemble du 16^e corps est engagé. Commandant sa 2^e division d'infanterie, le général Barry, déclare à de Sonis : « *les affaires vont mal* » ; un régiment est « *cerné et perdu* » dans Loigny ; « *à droite, la division Maurandy [3^e division du 16^e corps] était en pleine retraite ; au centre, la division Barry, héroïque dans les combats de la matinée, reculait derrière les lignes du 17^e corps* », à Terminiers ; « *il fallait à tout prix réoccuper Loigny où tenait encore un bataillon du 37^e [de marche de la 1^{re} division du 16^e corps, contre-amiral Jauréguiberry].* »¹⁵² Non informés de l'ordre de repli sur le château de Villepion, ce bataillon ainsi qu'un autre régiment de Jauréguiberry, le 75^e mobiles (Maine-et-Loire et Loir-et-Cher) étaient coupés de leur division. Il fallait les dégager.

Du côté du campement du général de Sonis, « la veille, en début d'après-midi, on entend le canon dans la direction de Terminiers. On allonge le pas. Et bientôt, vers cinq heures, les feux de salve parviennent jusqu'à nous. Mais déjà les Bavares sont en fuite, nous abandonnant de nombreux prisonniers. La 1^{re} division du 16^e corps, superbement entraînée par l'amiral Jauréguiberry, les a chassés de toutes leurs positions, notamment du parc et du château de Villepion-Faverolles, où cependant ils étaient solidement retranchés. Partout en avant de nous, des fermes en flammes témoignent que la lutte fut acharnée. Sur notre gauche, deux kilomètres à peine, une flamme brillante, uniforme, sans fumée apparente, fixe notre attention. Certains prétendent que ce sont des cadavres qui brûlent, entassés sur des fagots arrosés de pétrole. Les Prussiens, disent-ils, emploient parfois ce moyen pour se débarrasser des morts et cacher ainsi leurs pertes. Tout près de moi, dans une vaste ferme à Touriette [Terminiers], soixante-dix à quatre-vingts blessés attendent les premiers soins. Mais il faut, avant tout, relever les malheureux qui demeurent encore sur le champ de bataille, et pour lesquels la nuit serait une mortelle torture »¹⁵³.

« Une lueur d'espérance restait encore, c'était l'appui du 17^e corps d'armée. Chanzy envoya immédiatement un de ses officiers d'état-major au général de Sonis, pour lui faire connaître sa position presque désespérée, en le priant d'arriver au plus vite avec ses troupes disponibles. Le général de Sonis répondit à cet appel avec cet élan généreux et ce dévouement qu'on était toujours sûr de trouver en lui

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² Laurent Bart-Loi, *op.cit.*

¹⁵³ Docteur Challan de Belval, *op.cit.*

quand il fallait remplir un devoir. »¹⁵⁴ Le branle-bas sonne au sein du 17^e corps.

« Vers midi et demi le général de Sonis, instamment appelé à l'aide, fit rompre son bivouac de Patay. Il dirigea par Rouvray-Sainte-Croix, Terminiers, Faverolles, la division Dubois de Jancigny, mise dès le matin à la disposition du général Chanzy, mais inemployée encore ; lui-même conduisit sa réserve au plus court, vers Loigny ; enfin, la division Deflandre, qui atteignait précisément Patay, reçut l'ordre de repartir et de marcher au canon. Le général de Sonis avait d'abord pensé à la division Deflandre à laquelle il n'avait pas encore donné de destination. Il commençait à la chercher sur cette vaste esplanade, et s'inquiétait de ne pas la voir, quand il aperçut la colonne Dubois de Jancigny qui descendait de Terminiers. Allant au plus près, il prit là deux [des trois] batteries à cheval qu'il lança au galop jusque sur la route de Faverolles à Villepion ; puis il plaça lui-même devant Faverolles le 51^e régiment de marche. Mais à ce moment un autre danger vint l'attirer ailleurs. »¹⁵⁵

Il est quatre heures de l'après-midi. Une « attaque latérale de la division de cavalerie prussienne se prononçait depuis Nonneville [deux kilomètres au nord-ouest de Villepion]. Attentif à cette partie du champ de bataille, car le matin même un capitaine des francs-tireurs Lipowski était venu lui dénoncer les activités enveloppantes du prince Albert, Sonis envoya dire à Deflandre de se garder ; lui-même fit tête avec sa réserve au nouvel adversaire ; un groupe de son artillerie s'établit à Gommiers [deux kilomètres au sud de Villepion], pour canonner » la cavalerie de la droite ennemie et contrecarrer son mouvement tournant ; « l'autre [groupe d'artillerie], qu'escortaient le 1^{er} bataillon de zouaves pontificaux, quatre compagnies des mobiles des Côtes-du-Nord, les francs-tireurs de Tours et de Blidah [et une compagnie du 10^e bataillon de chasseurs à pied], renforça près du moulin de Villepion, les batteries de la division Jauréguiberry »¹⁵⁶.

« Le mouvement tournant de l'ennemi devenait inquiétant et l'on suivait parfaitement de l'œil sa marche menaçante. »¹⁵⁷ L'amiral Jauréguiberry ordonne au lieutenant-colonel commandant le régiment des mobiles de la Sarthe de se maintenir à tout prix au

¹⁵⁴ Chanzy, *op.cit.*

¹⁵⁵ Röé Art, *op.cit.*

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ Amédée Delorme, Deflandre et Sonis, *op.cit.*

château de Villepion, « mesure Louis XV depuis longtemps abandonnée, vieux château avec ses tourelles, ses fossés, avec son vaste parc tout entouré de murs crénelés »¹⁵⁸. Ce lieutenant-colonel évoque dans son journal de marche « l'arrivée du général de Sonis avec son escorte de spahis », qui précédaient « le 17^e corps, avec 60 000 hommes et 120 pièces de canon. Alors commença sur notre droite la plus épouvantable canonnade qu'il soit possible d'entendre. Les canons de tous les calibres, les mitrailleuses tirent à la fois. La terre tremble. Des officiers échappés du désastre de Sedan nous ont dit n'avoir rien entendu de pareil pendant ces fatales journées. C'est que le sort du 16^e corps se décidait ; la 2^e division était anéantie, la 1^{re} avait horriblement souffert. Ce secours la sauvait d'un désastre. M. de Charette accourait avec ses héroïques zouaves, et en les lançant à la baïonnette, il leur disait simplement ces mots qui nous honorent à tout jamais : "Ne craignez rien sur votre gauche, car là sont les mobiles de la Sarthe". Les Prussiens étaient tenus en échec, mais, à notre gauche, ils tentaient de nous tourner »¹⁵⁹.

Le renfort arrive à point nommé. Sonis a placé une partie de ses batteries dans le parc. « Il était temps, déjà les pièces allemandes postées à gauche et à droite de Nonneville couvraient d'obus le parc du château, désorganisaient la résistance, expulsaient les défenseurs. Sonis, parcourant sa ligne de feu, de mêlant à ses canonniers, les activait dans leur service. Bientôt ses projectiles de 8 entamèrent l'artillerie ennemie [...] ; en même temps, les balles des mitrailleuses creusaient des vides dans cette cavalerie, qui menaçait toujours, massive et mobile, étincelante et sombre. Comme pour affirmer ce succès, Jauréguiberry voulut qu'une batterie s'avancât jusqu'à l'extrémité nord du parc ; d'après ce désir, Sonis changea d'emplacement toute l'artillerie qu'il avait à la position du moulin. Enflammé lui-même par ce premier progrès, il regardait déjà ce village de Loigny où de la troupe française était traquée ; il scrutait impatientement ce noir champ de bataille fumant, confus, mystérieux, aux deux bords duquel les armées énervées se regardaient comme incapables de secouer leur inertie et de s'exciter l'une l'autre par quelque nouveau feu. À ce moment, le capitaine d'état-major de Luxer vint annoncer qu'une compagnie du 51^e de marche dirigée par lui-

¹⁵⁸ Chanoine Provost, *La garde mobile d'Eure-et-Loir et ses aumôniers*, Garnier et Saint-Pierre, Chartres, 1901, gallica.bnf.fr

¹⁵⁹ Vicomte de la Touanne, *Histoire du 33^e mobiles (département de la Sarthe)*, 18 août 1870 – 20 mars 1871, Imprimerie de la Sarthe, Le Mans, 1872, gallica.bnf.fr.